

BEURRÉ COMME UN P'TIT LOU

- pièce en deux actes –

Traduite du roumain par Constantin FROSIN

Personnages:

BASILE

L'AMINCHE /GEORGES

TINA/LINA

P'TIT-GUEULE

LE POPE

L'AUBERGISTE

LE PREMIER FÊTARD / Noceur

LE SECOND FÊTARD / Noceur

LE PERDREAU

LE RAVAGEUR

et cinq autres personnages, qui sont, à tour de rôle:

LES VOISINS / LES VOYAGEURS /

LE MUSICO, LE PÈRE, LA MÈRE, LE PARRAIN, LA MARRAINE /

LES MARCHANDS / LES POIVROTS /

LE MARIÉ, LA MARIÉE, LES NOCEURS / LES FRIMEURS

l'action se déroule dans les banlieues, la-même où, également, commencent et se terminent ville et village

Acte I

L'action démarre autour de certains cabarets, pour continuer ensuite, à l'intérieur. Les trois guitounes par où passent les héros ne diffèrent que par le dérisoire de l'atmosphère, toujours plus intense.

Scène I

(Basile descend dans l'escalier d'un HLM d'ouvriers, en voie d'être abandonné A hauteur des portes larges ouvertes, l'on troque des machins non encore écoulés.)

1-er VOISIN: J't'bloquis ce frigo... Ça givre à bloc, t'sais... Hé, toi, le Voisin, amène-toi, que je te refile un pageot. Y a pas un ressort de cassé.

2-e VOISIN: Tu me fais combien, ce zinc?

1-er VOISIN: T'as encore ce perfecto?... Et si on changeait?

2-e VOISIN: Je te donne cinq kilos d'huile de tournesol et deux de farine... Une sucette et une nappe.

3-e VOISIN: Tu vois pas qu'elle est ébréchée, ta cuvette? Ça vaut pas plus d'un coutelas battant neuf... Et une louche, à la clé.

4-e VOISIN: Tu berlures. BASILE? Tu cherches après quoi, finalement? T'aurais pas besoin d'une armoire, des fois?

3-e VOISIN: Je te passe mon armoire à trois portes et à glace.

1-er VOISIN: Des bottes flambant neuves. A talon et pointe marlous.

BASILE: Plus de neige. Pas de gadoue non plus.

3-e VOISIN: Alors, v' là un fer à repasser à la vapeur. Du gâteau.

4-e VOISIN: Deux poêles et un pijama, ça te botte?

5-e VOISIN: Hé, monde, veut-on d'un *con-put(e)-ateur*?

3-e VOISIN: A vendre une cuisinière à quatre brûleurs et un four! Une bouteille de gaz et un charriot-porteur!

5-e VOISIN: Un Con-put(e)-ateur á clavier, boîtier et poste de télévision! Et des câbles de connexion! Du chtrope d'Ouest!

BASILE: T'en veux combien de tout ça?

5-e VOISIN: Tu offrirais combien pour ce pacsin?

(Basile déplie la couverture qu'il portait roulée sous le bras)

BASILE: Un flacon de reniflette, un étui à tourne-vis, deux cassettes...

5-e VOISIN: Kek y a dessus?

BASILE: De la zizique à bombance.

5-e VOISIN (*en matant les trucs*): C'est populo ou gitan?

BASILE: Comme voudra ton p'tit coeur. De la zicmu à nous, de la zone... C'est... (*il chantonne un air.*) Et ça te file du vague à l'âme...

5-e VOISIN: Ça peut aller. Et par-dessus?

BASILE: Trois pacsin de clopes, des Carpates, des mirettes à moulana, ricains... C'est beau, ça!

4-e VOISIN: Basile, tu préfères pas une cuistancière?

5-e VOISIN: Tope-là! Attrape le *ordinateur*, ça me va. Bof, tu y ajoutes la couverture, dis?

BASILE: Ça non! Où vais-je *baluchonner* tout ce barda? (*Il met les parties du ordinateur dans la couverture déroulée.*) Salut, je me tire!

4-e VOISIN: T'es bête à bouffer des briques, toi! Cette cuisinière pouvait encore servir...

5-e VOISIN: Laisse, il s'en va en cambrousse, chez les siens, leur faire voir ce qu'est la ville!

4-e VOISIN: Est-ce donc vrai, Basile?... (*en s'adressant au 5-e Voisin.*) Il ne passera pas le cap de l'assommoir.

5-e VOISIN: Allez, les gars, tapez dans l' tas, y a un album et un lustre à trois branches à attriquer?!...

Scène II

L'intérieur du restau du rez-de-chaussée du même HLM ouvrier, Entrent en scène Basile, Tina, P'tit-Gueule, L'Aubergiste, Le Perdreau, Le Pope et deux clilles barda au dos.

TINA (*à hauteur de la fenêtre*): Où diable peuvent-ils aller?

L'AUBERGISTE: Chacun son bât... Que faites-vous là, bande d'endormis? C'est quoi ça, ici? Salle d'attente? Un sana? Mettez-vous à licher, ou fichez-moi l' camp, j'ai à faire, moi...

LE PREMIER FÊTARD: Refile-moi une boutanche de vodka et ne t'emballe pas comme ça, car c'est la dernière soirée.

LE POPE: Dieu soit avec nous!

LE SECOND FÊTARD: Remets-moi du pinard, toujours sans soda... Que deviens-tu, Tina, à

présent que toute la ville se déserte?

TINA: Tant pis! Les villes s'envolent, mais pas les jules.

LE SECOND FÊTARD: Dis donc, Père, *a* veut dire que c'est nous la pourriture. Que ça s'en va pas.

TINA: Ben, quand j' parlais de gonze, tu n'y entrais pas.

LE POPE: Le péché ignore le sexe, mon fils!

L'AUBERGISTE: (*au Pope*): Puis-je vous remettre ça?

LE POPE: Ouais, mais en plus petit. Je me sauve aussi sec. Le cureton se doit d'être près de ses ouailles (*à Tina*) Y a-t-il du monde?

TINA: Toujours moins... Ça n'est plus un troupeau ça, ça ressemble plutôt à des bris de fiole.

L'AUBERGISTE: Y encore du temps, p'tit Père. Rien ne presse... P'tit-Gueule, mets-toi à en pousser une, pendant que je te paie pour ça!

LE SECOND FÊTARD: Vous savez pas si bien dire. Il est dur, ce silence.

LE PERDREAU: Ça m' abasourdit.

P'TIT-GUEULE: Comment cela, à vous seul?

L'AUBERGISTE: Allez, pousse ta romance!... Laisse tomber ces enculeurs de cymbaliste et de contrebassiste. Ils se sont cavalés comme des chouraveurs. Ils avaient peur de ne perdre leur place dans le monde, comme s'il y avait quelqu'un qui attende après eux... BASILE, tu ne veux plus rien?

(P'tit-Gueule se met à goualer)

BASILE: Remettez-moi ça.

L'AUBERGISTE: Faut-y pas que je vous demande à tous ce qu'y a pour vot' service?!

LE PERDREAU: C'est moi qui commande ici!

L'AUBERGISTE: Fais gaffe, la Tina, si t'en redemandes, t'es foutue.

TINA: Ça fait des berges et des berges que j'ai égayé tes clients, et à présent, qu'y s' tirent, tu m'incendies?

L'AUBERGISTE: Va chier, la poufiasse! Tiens, c'était toi qui égayais mes clilles... Vous aviez poussé comme les champignons. T'aurais mieux fait de te barrer avec les autres pompeuses. Pourquoi que t'es restée, dis?

TINA: Ne t'avise surtout pas de me traiter moi de barbotteuse! Pour le moment, je me paie moi mon verre de *ton* casse-gueule à la noix.

LE POPE: Allez, mes petits, soyez sages... Dire vaut autant que faire. Le Rédempteur a dit:

«*Que jette la pierre celui qui se sait innocent...*» La parole pèse comme une pierre!

TINA: Le Mec d'en haut lui fera son affure!

L'AUBERGISTE: Je te paierai moi à boire, mauvaise langue! T'es bien pendue, quoi!

TINA: T'oserais pas t'en prendre à la flicaille, tu vois ça d'ici...

LE PERDREAU: Une autre tournée, à moi, pas de course!

L'AUBERGISTE: Pas de course mon cul. T'es ivre mort. *(au Prêtre)* Il s'en faut de peu qu'il ne roule sous la table.

LE PERDREAU: Moi, roule sous la table sur ordre... Je suis à tête reposée, éveillée, parfait, droit comme la loi... Hé vous là-bas, respectez donc la loi, sinon vous aurez affaire à mézigue!

L'AUBERGISTE *(en apportant le verre à Tina):* Qu'est-ce que j'aurais pu lui dégobiller, à ce cave de mes deux?...

TINA: T'aurais pu m' passer une boutanche pleine. Pignouf et pingre t'as été, pouacre t'es resté... Vas-y toi, plus fort. P'tit-Gueule, je vois déjà tout rouge.

(L' Aubergiste range un peu et s'en va)

LE PREMIER FÊTARD: Hé toi, la Tina, lu verses pas à boire, cette sorgue?

LE SECOND FÊTARD: Allons donc, faisons bombance. Comme avant de se séparer. Ensuite, ni vu, ni connu.

LE PREMIER FÊTARD: Qui se remettra ce qui s'est passé dans c'coin?... Allez. Tina, pour une fois, ça va.

TINA: Dites donc, mon Père, ça les démange d'aller à Sodome et Gomorrhe.

LE POPE: Dieu nous en garde! La prophétie s'accomplira, car on y va de toute façon!

LE PREMIER FÊTARD: Et ça se trouve où, ces bourgades-là?

LE SECOND FÊTARD: Allez, la Tina, ce sera pas si grave que ça!

TINA: Si vous avez du pognon pour le boose, vous en avez pour la fesse aussi. Les gueux!

LE POPE: Pardonne-leur, ô, Seigneur!

TINA: Vas-y, P'tit-Guele, vends-nous ta salade, ça me fait vomir, ces dégoûtants.

LE PREMIER FÊTARD *(au prêtre):* Vous parliez sérieusement, qu'y sont sur not' chemin, ces chands d'homme et... *(au second Fêtard):* T'en as entendu parler, toi?

LE SECOND FÊTARD: Ben, j'en ai eu vent. On leur tombera dessus. Si un aveugle y arrive, pourquoi n'y arriverions nous pas, nous autres?

LE PREMIER FÊTARD: Dis voir, le Père, je m'aperçois que vous gardez secrets ces

endroits plus spéciaux. Est-ce donc selon les Ecritures, d'être égoïste?

LE POPE: *Vade rétro, Satana!*

TINA: Ça va pas, **LE PÈRE...** Vous avez beau vous faire du mouron pour lui. Il est on ne peut mieux, en bonne santé, dodu, resplendissant et raffole de cette vie-ci.

LE PREMIER FÊTARD: Il a été de tes branques, çui-là aussi?

TINA: Pas tout à fait. Mais il est là, ce voyeur.

LE SECOND FÊTARD: Peut-il être perverse!

TINA: Il est quelqu'un de très bien, du tonnerre. Il reste là à zyeuter quel gonze est impuissant et le passe sur ses tables, pour l'Enfer. Qu'il sue sang et eau là au moins, si ici-bas il préfère dire que taire... *(aux deux Fêtards):* Avez-vous encore le culot d'essayer, pour voir ce que cela va donner. Pour lui, même une fois, ça compte.

LE PREMIER FÊTARD: T'as la langue trop affilée!

LE POPE: Mettez-vous le bâillon et venez plutôt à l'église, vous confesser! Avouez vos péchés...

LE SECOND FÊTARD: Vous avez pas, le Pope, assez de temps pour entendre tous les péchés des hommes. Vaquez plutôt à vos messes, à vos bougies...

LE PREMIER FÊTARD: Vas-y, P'tit-Gueule, d'une cantique, et le Pope te fera son diacre.

TINA: Ça alors, BASILE, tu chantes pas, dis?!

BASILE: Je la connais pas, celle-là.

P'TIT-GUEULE *(en changeant de mélodie):* Ecoute-moi donc... *Des fois, ça m'prend, et j'ai*

envie/ De faire la toupie...

BASILE: Ça marche pas, j'ai pas de voix...

LE PREMIER FÊTARD: Et pourquoi donc avons-nous trimé comme des nègres toutes ces années?

LE POPE: Ne sacre pas, mon fils!

LE PREMIER FÊTARD: Je pensais que c'était là qu'on allait m'enterrer.

LE POPE: Il s'en est fallu de peu. On avait déjà préparé vos paletots sans manches. C'est le bon Dieu qui a pris soin de vous.

LE SECOND FÊTARD: La Sainte Varvara aussi.

LE PREMIER FÊTARD: Nous avons creusé comme les rats. Nous avons porté en haut ce qu'il fallait et maintenant, c'en est fait. *«Ramasses tes chiffes, mon pôte, et tire-toi! Va te faire voir ailleurs, ici il n'y a plus place!»* Quels cons on a fait!

BASILE: C'était écrit. Nous allons rentrer chez nous.

LE SECOND FÊTARD: Je t'emmerde, idiot. Nous autres, on n'a plus où se caser, on n'a plus que domicile.

LE PREMIER FÊTARD: Ecoutez-moi bien, cette terre-ci n'a pas tenu parole. Elle nous a donné le change avec son clinquant, et kek on s'est dit, nous aut? *«Mon Dieu, quel grande âme, quel grand coeur elle a celle terre!»* Et de creuser, et d'excaver, et de ramener à la surface, d'arrache-pied, et après? Rien que de la pierre!

LE SECOND FÊTARD: Garce de vie!

LE POPE: Pensez plutôt à la vie d'après. A la rédemption. Les cieux vous sont ouverts.

LE PREMIER FÊTARD: Et si l'on nous fait creuser au ciel aussi?

LE SECOND FÊTARD: V'là t'y pas q'un p'tit saint s'amène et nous bonnit: *«Allez, oust, le Paradis, ça ferme! Il n'y a plus de nuages!»*

LE POPE: Hé toi, le gars...

(Entre en scène L 'Aubergiste plein de bagages)

L'AUBERGISTE: Vous vous remettez donc à vous lamenter comme des moukères?

LE PREMIER FÊTARD: Tu parles pour ne rien dire, toi.

L'AUBERGISTE: Tu dis, bout d'homme? Ta mère a accouché de toi dans un HLM? Etait-ce écrit sur ton front que tu doives creuser toute ta vie durant?

LE PREMIER FÊTARD: Kek ça peut te faire à toi, si c'est là ou ailleurs que tu vends ta gnôle?

L'AUBERGISTE: Dis donc, on aura tout vu, est-ce moi qui vous ai fait quitter vos maisonnetteset radiner dans c' coin pour vivre à cent pieds sous terre? Est-ce moi qui ai fermé vos mines?! Lu voilà une bonne!...

LE PERDREAU: C'est bien une démonstration, ça?... Faites gaffe, je suis là, moi, j'ai l'oeil... Voulez-vous que je prenne des mesures?... L'ordre est ordre!... Qui défend donc l'ordre public, peut-on savoir?... A la vôtre!... De quel côté, la ville?

TINA: Il est chabraque!

LE PERDREAU: Que la ville s'amène à moi! En colonne!... *(au premier Fêtard):* Tu sais toi, défluer?... T'en sais rien, tesquilles! Où est passée cette ville, ou je prends la mouche?!

L'AUBERGISTE: Elle n'est plus de ce monde.

LE PERDREAU: Personne ne se sauve sans ma permission!... Est-ce bien vous, la ville?

L'AUBERGISTE: Vas-y mollo, chef, tu pourras les rejoindre. Ils vont bien t'attendre. Y

vont pas s'en aller comme ça, on peut pas n'en faire qu'à sa tête.

LE PERDREAU: Donc, c'est pas vous la ville... Et kek vous êtes alors, nom d'un chien.

LE PREMIER FÊTARD: Allons pictancher. Vas-y, P'tit-Gueule, mais plus fort que ça, je m'en vais aussi sec. Je vais à la gare, monte dans le dur et descendrai là où y me déposera.

LE PERDREAU: Reste là où j' t'ordonne! Vous voulez donc pas dire qui vous êtes... (*à Basile*) Tu la boucles... Tu me défies... Vos papiers!

LE POPE: Qu'est-ce qui t'a pris? Tu connais Basile depuis belle lurette. Qu'est-ce que tu lui en veux?

LE PERDREAU: Et s'il m'a mené en bateau?... Les fafes, ça ment pas! Tu fais le marle de la ville, dis...

LE POPE: Mais non, c'est un brave gars, de la campagne. C'est un bien-pensant.

LE PERDREAU: Çui-là, c'est ton chef, pas le mien... S'il est vrai qu'il a rappliqué de la cambrouse, pourquoi qu'il veut passer pour un citoyen?... (*à Basile*) Qui penses-tu foutre dedans?! T'imagines-tu que je ne m'en rends pas compte?... Bouseux ou citoyen?... T'es un pétrousquin, toi!

L'AUBERGISTE: T'as dis le fin mot! P'tit-Gueule, pousse ta romance là-dessus, en voila une bien bonne! Pétrousquin! (*à l'adresse du Perdreau, qui ouvre la porte*) Et kek tu serais loi, voyons voir!

LE PERDREAU: Hé, la ville!... Ne te cache pas! Qui va là, donc?! (*en se tournant vers les clients*) Les tapageurs s'en sont-ils allés? Voire les buteurs?

L'AUBERGISTE: Les chiens, les bestioles. (*aux deux Fêtards*) Les galeries creusées sous terre ne manquent qu'aux seuls rats.

LE PERDREAU: Le diable t'emporte, la ville! T'es sauvée en catimini. Je t'apprendrai à vivre, moi... (*Aux clients*) Je vais me te les envoyer sous les drapeaux en cinq secs... Vous ne saurez plus quel est votre nom de naissance... (*Le Perdreau sort*)

P'TIT-GUEULE (*en chantonnant*): Pétrousquin, mon pétrousquin...

LE PREMIER FÊTARD: Le premier train qui entre en gare, j'y monte et j'y suis, j'y reste.

L'AUBERGISTE: Et kek tu vas foutre là, dis voir un peu?

LE PREMIER FÊTARD: Je vais vivre ma vie.

L'AUBERGISTE: Penses-tu!... Ne vous en déplaie, mais ces chaises-ci, je les retire. Je les ai achetées il y a moins d'un an (*il se met à les récupérer et à les porter dehors*).

TINA: Ces machins cradingues?

L'AUBERGISTE: Libre à vous d' y rester encore mille ans, je reprends mes chaises.

LE PREMIER FÊTARD: Que vous en semble-t-il, Père? Vous allez reprendre votre église, vous?

LE POPE: Ce sera à Dieu de la porter là où l'on en aura besoin.

LE SECOND FÊTARD: Comment reprendre son église, dis donc?... Quoi, nous autres, on a repris nos appartements, garçonnières, nos HLM?

L'AUBERGISTE: Prenez ce que vous pouvez, sait-on jamais?

LE PREMIER FÊTARD: Dites. Père, vous partez avec les autres, ou vous restez dans l'église, tout seul?

LE POPE: Seulement, on n'est pas seul à l'église.

LE SECOND FÊTARD: Vous parlez ou vous restez?

LE POPE: Au moment où je saurai la réponse, je t'en ferai part.

L'AUBERGISTE: C'est comme cela que vous êtes faits, vous les popes. Lorsqu'on vous demande quelque chose directement, vous répondez par le biais, ou donnez vous tort au Tout-Puissant, qui saurait mieux, lui... Vas-y, P'tit-Gueule chante-nous une vraie de vraie, quelque chose entre Enfer et Paradis...

(L'Aminche entre en scène.)

L'AMINCHE: Dis donc. BASILE, je t'ai cherché un peu partout, je suis vanné. Je t'ai laissé un message chez tes voisins, j'ai demandé après toi à droite et à gauche.

TINA: Lorsqu'on cherche un vrai de vrai, on commence par la gargotte.

L'AUBERGISTE: Je reprends aussi mes nappes *(il les ramasse et sort)*.

L'AMINCHE: Sauvons-nous. On s'arrangera. On va à Bucarest. Y a un cousin à mescilles qui nous attendra à Bucarest, et nous allons tout reprendre à zéro.

BASILE: Je t'ai bien dit moi que je rentre chez moi.

L'AMINCHE: T'as d'autres projets, dis?... Veux-tu qu'on aille ailleurs?... Dis donc, veux-tu que je t'accompagne?

BASILE: Je te ferai signe... Le moment venu.

L'AMINCHE: Pige pas... Tu me caches quelque chose?

BASILE: Tu me fais plus confiance?

L'AMINCHE: Vas, l'ami, dégoure-toi, il n'y a que les... qui rentrent chez eux...

LE PREMIER FÊTARD *(à Basile):* Sornettes que tout cela.

L'AMINCHE: Qui penses-tu que t'attendra chez toi? Ta famille?... Y vont t'demander pourquoi que t'as plus mandé du fric par la poste.

BASILE: Je dois rentrer, je le sens.

LE SECOND FÊTARD: Ne t'enterre pas là, mieux vaut recommencer.

BASILE: C'est de là que je dois recommencer.

LE SECOND FÊTARD: Aurais-tu là quelque miquette qui t'attend encore? Penses-tu! Elle devrait avoir au moins cinq mômes et sept fausses couches...

LE PREMIER FÊTARD: Tes amigós te manquent p't-êtré. Qui sait quels ennuis ils ont en ce moment sur les bras. A peine s'il vont te remettre, pauvre toi!

L'AMINCHE: Là, promets-moi de m'accompagner, ensuite. Promis?

BASILE: Si cela veut dire que je vais tout reprendre, ainsi soit-il... Mais il se peut fort bien que ce soit toi qui me cherches après.

L'AMINCHE: Je t'attendrai. Viens, mon ami... Sur ce, je cours à la gare pour pas louper mon dur.

TINA (*qui se jette au cou de L'Aminche*): Emmène-moi, ne me laisse pas là!

L'AMINCHE: T'emmènerai pas, la Tina. Chacun pour soi. Je veux plus rater mon coup.

TINA: Je ferai n'importe quoi. Tu donnes les ordres et j'obéis. Tout sera comme tu veux!

L'AMINCHE (*en se dégageant des bra(s) de Tina*): Je t'attendrai. Basile. (*Il sort*)

LE SECOND FÊTARD (*au premier Fêtard*): Allons prendre nous aussi notre train.

LE PREMIER FÊTARD: Pas çui-là. Je sais où qu'il arrive. Je veux moi d'un train dont je ne sache rien de rien. Comme si je jouais aux dés. Si je partais maintenant et que je rate mon coup, je serais le seul coupable. Si je monte dans un train dont j'ignore la destination finale, même si ça tombe à l'eau, ce sera la faute au sort.

LE SECOND FÊTARD: Dis, Père, est-ce nous les coupables?

LE POPE: On y est pour quelque chose.

(*L'Aubergiste entre en scène.*)

L'AUBERGISTE: C'est fait. (*Il ramasse les quelques fioles encore pleines.*) Je me tire.

LE PREMIER FÊTARD: Le bel état où en est à présent ce beau restau...

L'AUBERGISTE: Il en va de même pour nous autres, rien à faire. Tant pis...

TINA: Celle-là, tu peux la laisser, elle est débouchée.

L'AUBERGISTE: C'est moi qui paie, ma tournée, pendant que nous y sommes et toutes ces années vous m'avez jeté à la tête que j'suis un pingre. Allez, les gars, le diable vous emporte, mais faites gaffe à être plus futés que lui. Restez-y tant que vous voulez. Pictez, hurlez, et si vous déguerpissez, ne tirez plus la porte, puisqu'il n'y a plus un chat.

LE POPE: Dieu vous garde!

LE PREMIER FÊTARD: A la belle revoyoure, L'Aubergiste!

TINA: Et que je ne te reprenne plus à mettre de l'eau dans la vodka.

BASILE: Bon débarras.

(L'Aubergiste sort.)

LE POPE: Voilà comment on s'en va. A tour de rôle. On se reverra le Jour du Jugement Dernier. Hé toi. P'tit-Gueule, t'sais pas un psaume, des fois?

(Le Ravageur entre en scène.)

LE PREMIER FÊTARD: Empoignez-le!

LE SECOND FÊTARD: Attends donc toi, je te mets la pogne dessus et je me te beurre les châsses!

TINA: T'es venu pour chaparder, dis! La ville ne te suffit plus maintenant?

LE PREMIER FÊTARD: C'est toi qui m'a chipé les falzars qu'étaient à sécher et mon vélo l'été dernier.

LE SECOND FÊTARD: Je t'encule, espèce de bandit! A moi, t'as raflé le poste de radio et le sac de pommes de terre.

LE RAVAGEUR: Que mes pinces sèchent et tombent si j'ai chouré la moindre patate!

LE POPE: Qu'est-ce que lu viens faire par ici, vaurien?! T'as pas peur toi du châtiment divin?

LE RAVAGEUR: Non, car j'ai visé le cogne qui s'en allait... Je suis venu moi pour esgourdir P'tit-Guele brailler.

LE PREMIER FÊTARD: Que non. T'es venu pour chouraver.

LE RAVAGEUR: Ça s'appelle chapardage, selon vous, quand toutes les portes sont larges ouvertes et l'on ramasse les trucs abandonnés par d'autres? On ne tape jamais nous à ce que jettent d'autres mecs.

LE SECOND FÊTARD: T'as toute la ville pour loi.

LE RAVAGEUR: C'est pas bandant. Pas la frousse, pas les grelots... Rien de rien! Que reste-t-il de ma joie de dépouiller un autre de ses fringues ou de sa galette? Ce n'est qu'à présent, que vous m'avez arquepincé, que je reprends du poil de la bête.

LE POPE: T'as un culot noir, tu sais, mec? *(au second Fêtard):* Laisse-le se calter, qu'y s'débine. Va voir dehors si j'y suis! Va-t-en au Diable!

(Le Ravageur traverse transi d'amertume la crèche, à hauteur du Pope, il redresse le Crucifix et d'un geste rapide, tente de le rectifier. Se tire des jambes.)

LE POPE (*serrant le Crucifix*): V'là le diable qui voulait me sauter sur le râble! Si je gaffais pas... Oh, mon Dieu!... Mon Dieu!...

LE PREMIER FÊTARD: Vous restiez sans vos insignes, Père.

LE SECOND FÊTARD: Peu s'en fallait que cette crapule ne vous dégrade. Heureusement, vous étiez plus rapide. Autrement, c'en était fait. Le Tout-Puissant n'aurait plus fait aucun cas de vous.

LE POPE: Oh, pauvre moi, c'était moins cinq! Merci mon Dieu de votre protection.

TINA (*aux deux Fêtards*): Trêve de vous taper le cul par terre, les idiots! V'là, p'tit Père, cela a passé, vous reprendrez vos esprits.

(Le Pope prend une bonne gorgée de shnick.)

LE PREMIER FÊTARD: V'là Père, c'est comme cela que l'on s'adonne à la pictance. El ce qu'il vous est arrivé à vous, c'est rien par rapport à d'autres possibles ennuis... A la vôtre!... Déballe-nous. P'tit-Gueule, une goulante qui nous allège cette déprime el cette amertume!

LE SECOND FÊTARD: Il est grand temps qu'on se mette en cavale nous autres!

(Les deux Fêtards font rubis sur ongle et s'attellent à leur barda.)

LE PREMIER FÊTARD: Basile, tu viens aussi, dis?

BASILE: Non, je vais chez moi.

LE SECOND FÊTARD: La Tina, tu viens pas, dis?... Toi non plus, P'tit-Gueule?

P'TIT-GUEULE: J'ai été payé pour la sorgue.

LE PREMIER FÊTARD: Grand bien vous fasse.

LE SECOND FÊTARD: Bonne chance à tous.

(Les deux Fêtards sortent.)

TINA: Chante, P'tit-Gueule, ce n'est pas la fin des haricots! **BASILE**, tu sais au moins où tu veux en venir. Moi?... (*A P'tit-Gueule*) Toi?... (*en considérant le Pope.*) A l'église ou avec les gens?

LE POPE: J'ouvrirai l'oeil et le bon et je ferai mon choix!

TINA (*à P'tit-Gueule*): Nous deux, on a, de toute façon, une place à nous. Il y aura toujours une zone pour nous recevoir... seulement, cela ne me fait ni chaud ni froid.

LE POPE (*dans l'encadrement de la porte*): Savez-vous des fois pourquoi qu'il ne me répond pas de quel côté m'en aller?

TINA: Engueule-le, ne le lui demande pas en pensée. Il fait un tel silence dans cette ville, que, si l'on se met à chuchoter, on prêtera tous l'oreille.

LE POPE (*en sortant de scène*): Pax vobiscum.

TINA: Dieu vous garde, Père. (*à Basile*) Tu sais vraiment toi où tu veux arriver?

(Basile prend son balluchon et le met sur l'épaule)

P'TIT-GUEULE: Basile, celle-ci, lu la connais?... Beurré comme un p'tit Lou...

(Basile sort, suivi par Tina et P'tit-Gueule, tous trois chantent.)

Scène III

Les quais d'une gare pour autocars bondée de Voyageurs et de bagages, Basile se faufile parmi eux.

1-er VOYAGEUR: T'as pas besoin de quelqu'un qui porte ton barda?

2-e VOYAGEUR: Je me connais aux tuyaux et aux robinets... Je répare prises de courant et interrupteurs.

1-er VOYAGEUR: T'as pas besoin d'un chauffeur?... Je m'entends aux moteurs... Et en tôlerie également.

3-e VOYAGEUR: Veux-tu que je te bâtis une maison? Il n'y a pas meilleur maçon que moi. Allez. M'sieu, faites-vous faire une de ces maisons!

BASILE: J'en ai déjà une. C'est là que je vais.

Le 2-e VOYAGEUR: Je te bricole un pageot tout neuf et une table à six chaises.

BASILE: Merci, j'en ai déjà...

4-e VOYAGEUR: Je fais le ménage... M'occupe des enfants. Je peux cuire, laver...

BASILE: J'ai pas de mômes, moi.

2-e VOYAGEUR: Une porta battante neuve et un encadrement du tonnerre. J'installe lattes et lames de plancher...

BASILE: Point n'en est besoin.

5-e VOYAGEUR: Allons. M'sieu, y aura toujours quelque chose à rapiécer.

(Basile se fraie un chemin parmi les Voyageurs et approche la porte du buffet.)

4-e VOYAGEUR: Çui-là rentrera chez lui quand les poules auront des dents...

Scène IV

L intérieur du buffet de gare. A une table, il y a Basile et deux autres Fêtards. Dans un coin, le musico est en train de casser la crôte.

LE PREMIER FÊTARD: Mais quoi, ceux qui restent là, au dehors, sont-ils plus bêtes? Ils ne pourraient pas rentrer chez eux? Mais ils débordent de bon sens, m'sieu!

LE SECOND FÊTARD: Faut pas rentrer les mains vides chez soi... T'as une bagnole de luxe? Le coffre-arrière est-il plein à craquer?... As-tu épousé qui il fallait? A-t-on donné ta bouille dans le baveux? Ou à la télé?

LE PREMIER FÊTARD: T'as pas honte de leur démontrer que t'as rien fait de tes dix doigts? T'as pas vécu, mon brave, t'as pris du bouchon!

BASILE: Je ne dois prouver rien à qui que ce soit.

LE PREMIER FÊTARD: Esgourde, petit pote, je suis fute-fute, j'en ai dans l' chou. Tu sais où se tient le hic?... Nous avons vécu dans le passé, petit frère. Nous, on bâtit pas, on ravaude. Nous autres, on déambule dans hier, même si on respire aujourd'hui. Tu y es?

BASILE: Justement, voilà pourquoi je veux rentrer.

LE SECOND FÊTARD: T'as fait fortune? Serais-tu quelque héros?

LE PREMIER FÊTARD: Ils n'ont que taire d'un autre qui a fait chou blanc.

BASILE: Je rentre avec moi-même, ça suffit pas?

LE SECOND FÊTARD: T'es plus le même, tu sais. Y vont pas te remettre. Toi non plus ceux-là.

BASILE: Je rentre avec ce que je pourrai faire désormais.

LE SECOND FÊTARD: Tu seras plus pauvre que Job. Tu vois pas, toi, qu'on ne pense pas nous autres ce qu'on va faire de not' pognon? On y pense juste à ce qu'on en a déjà fait.

LE PREMIER FÊTARD: L'on ne vit que de la dette contractée hier... Hé, l'Aubergiste!... Où diable est passé çui-là?... Il ne le payera même pas un verre de schnaps pour ce que tu vas faire un de ces jours.

BASILE: Y a aussi des quidams à qui la chance a souri... Et s'il y a quelqu'un qui m'attend el qui veut m'aider?

(Tina entre en scène, et s'attable avec Basile.)

LE PREMIER FÊTARD: Te passer la corde au cou, p't-être.

LE SECOND FÊTARD: On perd not salive, et t'y piges que dalle... Regarde autour de toi el prends ce qui te plaît, à ta portée... Je vois que tu es drivé par une marquise du tonnerre... A ta place, je resterais pas à broyer du noir. Je me perdrais plutôt dans l'abysse de ces yeux...

TINA: Y aurait pas mal à voir.

LE SECOND FÊTARD: Et ça carburerait...

LE PREMIER FÊTARD *(en criant)*: Hé, L'Aubergiste!... Où que t'es passé?!...

(L'Aubergiste entre en scène, portant un carton de bouteilles.)

LE SECOND FÊTARD *(à l'Aubergiste)*: Esgourde, maître, ça te fait pas mal de voir ces cadavres?

L'AUBERGISTE: J'arrive!

LE PREMIER FÊTARD: Donne-nous des jaunets.

L'AUBERGISTE: Un bout de coulant, un grain d'olive, un morceau de salami?

LE PREMIER FÊTARD: Oui, ça va, mais lais vinaigre, car nos boyaux font de l'esclandre.

L'AUBERGISTE *(au musico)*: Recharge tes accus, tout ce monde, ça veut s'en payer une tranche... *(aux deux Fêtards)* Une boutanche toute pleine?

LE SECOND FÊTARD: Remets-nous ça, je te dis. C'est la mer à boire. L'Aubergiste. Il faut le répéter sans cesse, autrement on risque d'oublier que la vie nous prend pardessus la jambe.

L'AUBERGISTE *(au musico)*: T'as pas encore fini?! Est-ce pour que tu te gaves que je me fends de tout ce fric pour toi? Tu t'en mets plein la lampe... Mets en marche ton tour!... *(Le Musicien se lève de table, saisit ses instruments et se met à jouer.)* Dans l'cabaret où la zizique se tait, on entend les mecs soupirer. L'âme des types se met à craquer et y cloue ses regards au fond du verre.

LE PREMIER FÊTARD: C'est plus un cabaret ça, c'est déjà un asile.

L'AUBERGISTE: T'as pas raison. On vient là pour oublier que la vie se paie vot' tête et

qu'elle vous fait la nique... *(au musicien)* Vas-y, le bécant, va de l'avant... Le tout est de savoir la rendre supportable. C'est pour cela qu'y a la zizique de zonards, la bobinette bonmarché et les abricots en folie.

LE SECOND FÊTARD: A la santé des femmes à l'abricot en folie! Belles et en chaleur.

LE PREMIER FÊTARD: A leur santé!

TINA: A la vôtre!... Basile, lève ton verre!

BASILE: Bonne chance à nous!

(P'tit-Gueule entre en scène.)

TINA: A la tienne, P'tit-Gueule! Allez va, remplis ton gobelet!

P'TIT-GUEULE: A vot' santé!

TINA *(à P'tit-Gueule)*: Kek t'en dis? Ça te démange pas, les paumes et les doigts?

P'TIT-GUEULE: A qui le dis-tu? ...*(au Musico)*: Bravo, mon gars!

TINA *(aux deux Fêtards)*: Et vous autres, que devenez-vous?

LE PREMIER FÊTARD: C'est une longue histoire... J'étais à l'étranger pour quelques berges! J'ai trimé dur, mais ça valait la peine. J'ai vu du pays, ai roulé ma bosse... J'ai compris à quoi ça rime, ici-bas.

P'TIT-GUEULE: T'as fait fortune?

LE PREMIER FÊTARD: Là, on amasse du fric. C'est chez nous qu'on fait fortune.

TINA: Comment est-ce à dire?!

LE PREMIER FÊTARD: Chère Madame, le pèze est comme les fauves. Proie et carnassier. On y va d'un bout d'appât. Quelque petite qu'elle soit, cette somme, elle se met à puer. Ça empeste l'air!... Et l'on se met à poireauter. Et, si besoin il y a, l'on se met en chasse à courre, on traque son gibier... A un moment donné, il est là! Une somme plus rondelette s'amène et engloutit l'autre, plus petite. Si t'y fais gaffe, tu les comptes et les mets en fouille.

P'TIT-GUEULE: L'argent est fait pour les richards. Pour nous autres, c'est la mitraille.

LE PREMIER FÊTARD: T'as raison. L'eau va à la rivière et, à pauvre, pauvre et demi...

TINA: Et ce truc-là, ça marche toujours?

LE PREMIER FÊTARD: Assez souvent.

LE SECOND FÊTARD: Je me suis débrouillé aussi. Je n'ai pas à me plaindre... Je me suis finalement rendu compte que le monde est fait de deux morceaux. D'une bouche et d'un cul. Le reste, ce sont de dépendances. Et, s'il en est ainsi, c'est par là que s'en

va le fric.

P'TIT-GUEULE: Et comment fais-tu pour faire main basse dessus?

LE SECOND FÊTARD: J'aide les gens à porter la bouffe à leurs lèvres et à se torcher le cul.

(Les deux Fêtards et l'Aubergiste éclatent de rire)

P'TIT-GUEULE: Et qu'est-ce qu'ils vous paient pour cela?

LE SECOND FÊTARD: Et comment! S'ils sont bons à nib, y m'allongent leur galette.

TINA: Du diable si j'ai rien pigé!

LE SECOND FÊTARD: Qu'en serait-il de moi, si tout un chacun s'y connaissait!... Allez, à la vôtre!

LE PREMIER FÊTARD: Le système D, quoi! C'est la principale qualité du Roumain: y s'débrouille! Il tire profit de n'importe quoi, et la pauvreté ne lui fait plus peur! Buvons pour l'espièglerie de la vie et pour les débrouillards.

LE SECOND FÊTARD *(au musico):* Vas-y, toi, d'une mélodie nationale, car j'ai un frisson patriotique dans le dos!

P'TIT-GUEULE: A la tienne!

TINA: T'as raison, Etienne!

LE PREMIER FÊTARD *(à Basile):* Et alors, à quoi bon prendre ce ronibus craspec pour rentiffer chez toi!

LE SECOND FÊTARD: J'ai de quoi être fier, et pourtant, je n'en fais rien!

P'TIT-GUEULE: Vous avez eu de la veine, c'est tout.

LE SECOND FÊTARD: Si la chance ne vient pas vers vous, mieux vaut muer en un chien d'homme ou se planquer dans la zone.

LE PREMIER FÊTARD: Y suffit même pas d'être un chien d'homme. Faut savoir par où passe la chance et te mettre dans son chemin.

LE SECOND FÊTARD *(à Basile):* T'y dis rien, toi?... Tu dois en savoir long, alors...

(Le Perdreau entre dans l'auberge en bousculant le Ravageur.)

L'AUBERGISTE *(au Perdreau):* Tu l'as encore fait à la brouille, ce lavedu?... Un petit verre?

LE PERDREAU: Rien là contre... Çui-là n'arrêtera de chouraver avant d'avoir tout chapardé *(au Ravageur):* Tiens, connard, j'ai fait la rue Michel. Reste là que je reprenne un peu haleine.

(LE RAVAGEUR se blottit dans un coin tout de la turne.)

L'AUBERGISTE: Et qu'est-ce qu'il a encore carambouillé?

LE PERDREAU: Mais penses-tu qu'il a eu le temps de le faire? J'ai l'oeil agile et la main leste, plus encore qu'un goupineur. Y voulait dévaliser un pauvre type.

LE PREMIER FÊTARD *(au second Fêtard):* Je t'ai bien dit moi de ne pas poser nos bagages...

LE PERDREAU: Tapageur de mes deux... *(au Ravageur):* Qu'est-ce que je t'ai montré, dis? Vas-y, accouche!

LE RAVAGEUR: S'y avait dans la valoché.

LE PERDREAU: Et alors?...

LE RAVAGEUR: Y avait que du linge crasseux et un bout de lard.

LE PERDREAU: Du linge sale et du lard! Tu fais honte au titre de ravageur!

LE PREMIER FÊTARD: T'aurais jamais pu fourguer ça, t'y a pas gambergé?

LE SECOND FÊTARD: Qui attrique des chiffons salingues, dis?

L'AUBERGISTE: Vous savez pas à qui vous avez affaire. Y les aurait solis au même perdant. Ça lui carbure les méninges, du jamais vu.

LE PERDREAU: C'est-y vrai, dis?!

LE RAVAGEUR: L'obligeais pas. S'il casque comme y s'doit, pourquoi pas y bloquer son topo? P't-être en a-t-il besoin...

LE PERDREAU: T'es bien malin, toi... T'en tartine pas comme cela, on y va aussi sec à la Maison parapluie. On y fera ton affaire!

LE PREMIER FÊTARD: Allez. Chef, y vaut bien un p'tit verre, c'tte tête de veau.

LE PERDREAU: Tu paies à boire?

LE PREMIER FÊTARD: Pourquoi pas. *(à l'Aubergiste)* Un p'tit verre pour ce galopin et un gobelet bien dodu pour le Chef, k'y a fait gaffe!

LE PERDREAU: Ça va mieux... *(au Musicien)* Hé toi, tu en écrases, ou quoi?

L'AUBERGISTE: J'l'ai gavé et maintenant il a les cils cassés. Vas-y de la zizique, sinon je te jette à la rue!

LE PERDREAU: Ben, dis donc, toi, y a foule de clilles chez toi... A t'entendre renauder, l'on croirait que t'es digne de pitié.

L'AUBERGISTE: Dans l'temps, y avait pas une chaise de libre!

LE PERDREAU: Trêve de miauler, la sorgue ce sera plein comme un oeuf chez toi. A la tienne!

(Du dehors, on entend des voix et de la musique d'accordéon. La porte du bastringue s'ouvre et y fait irruption un vrai convoi de fêtards qui reviennent d'un baptême: Père, Mère, Parrain, Marraine. Les gens chantent et dansent. Le Pope en tête.)

LA MARRAINE: Visez-moi ça, le beau môme que j'ai parrainé!

L'AUBERGISTE: Longue vie au petit!

LE PÈRE: J'ai un fiston du tonnerre. Un vrai de vrai.

LE PARAIN: Ne fais plus la roue comme ça. Laisse béton, c'est pas duraille à faire...

LE PERDREAU: Qu'il pousse comme les mauvaises herbes et qu'il ne soit jamais un correctio!

LA MÈRE: Le voilà qui sourit! Il prend du plaisir à la vie...

LE PARAIN: Il ignore le pauvre ce qui l'attend, quel sera son lot.

LA MARRAINE: Une santé de fer, pour le reste, chocolat et du pèze pour les filles, j's'rai là moi!

P'TIT-GUEULE: Longue vie aux parrains!

TINA: Mate-le, s'k'y peut être dodu... Dieu le garde du mauvais oeil! Que tu aies plein comme pot! *(aux parents du bébé)* Puissiez-vous être là quand il sera grand et de forte carrure.

LE PREMIER FÊTARD: Faites-le patron, entendu!

LE RAVAGEUR: Ce serait mieux pour lui d'être bagouleur.

LE SECOND FÊTARD: Qu'il soit un jour un caïd en ville.

LE PÈRE: Je veux être pendu si je peux nie décider... Naître ou refuser de naître... Comme si on vous demandait votre avis... A la santé!

LE PARAIN *(en buvant à même une dame-jeanne):* Peu lui en chaut... boîte à lait... dodo... pipi... Moi?... Moi, ça me chaut! Me donne chaud... *(à Tina)* Ta boîte à lolo!

TINA: Bas les pattes, ou t'encaisses!

LE PARAIN: Dodo... Pipi... Où sont passés ces cabinets, nom d'un chien!...

LE PÈRE: Allons, y a un long trajet.

LA MÈRE *(un Parrain):* Allons-y, on a affaire!

(Tour à tour, tous les membres du clan sortent du bouiboui, excepté le Pope qui reste assis, en sueur et flagada.)

TINA: C'était croquignol, ce petit... Mon Dieu, comme je voudrais avoir des enfants... Une maisonnette toute de mômes.

LE PREMIER FÊTARD: J'avais bien raison, moi, tu vois... Je suis ton homme!

TINA: Tu risques de te fendre d'une pension alimentaire...

L'AUBERGISTE (*au Pope*): Qu'est-ce qui ne va pas, hé, Père?

LE POPE: Aujourd'hui: baptême... Demain: noce... Après-demain: enterrement...

LE PREMIER FÊTARD: Le même client? (*Les deux Fêtards pouffent de rire.*) Y fait lissa, not' homme, rien à dire.

LE POPE: Un bébé est entrée dans la vie chrétienne... Vous avez tort, mon fils.

L'AUBERGISTE (*au Pope*): Tu les a encore laissés tomber.

LE POPE: Tant s'en faut... Ils promènent leur môme à travers la ville, on parle d'une nouvelle coutume.

LE PREMIER FÊTARD: Qu'il se fasse dès son âge le plus tendre aux chemins. Qu'il en ait par-dessus la tête de ces parages et qu'il se tire ailleurs au plus vite.

LE SECOND FÊTARD: Afin que certains des invités en prennent leur parti et qu'il y reste tout juste une poignée pour la croûte.

L'AUBERGISTE (*au Pope*): Ça te botte, un aut' petit verre?... T'as repris haleine?

LE POPE: Ça va mieux. Cette flotte va revenir aussi sec et je dois me tirer des jambes... (*en remarquant la présence du Ravageur*): Kek tu fais là, toi?

LE PERDREAU: L'est consigné. Je l'emmène aux rousSES, y filer une avoine.

L'AUBERGISTE: Y a encore chipé.

LE POPE: J'ai baptisé çui-là aussi. (*au Ravageur*) Hé, toi là, t'étais petit comme un lièvre. T'as pleuré toutes les larmes de ton corps quand je t'ai mis dans la chaudière.

LE PREMIER FÊTARD: Y pensait, le pauv', que c'était l'chaudron de poix.

LE POPE: Toutes les fois que je les plonge dans l'eau baptismale, je me demande ce qu'ils deviendront.

L'AUBERGISTE: Y a-t-il eu aucun de rangé?

LE POPE: Il y en a de bien pensants aussi, mais la pauvreté les mine tous.

LE PREMIER FÊTARD: Fais nettoyer les fonts baptismaux, y paraît que l'rabouin s'y prend les pattes.

LE POPE: T'en fais pas toi, je la frotte, bibi la passe à l'astic... Pas un n'est venu à ce jour me dire: «*Hé Père, je suis bien dans ma peau*».

LE SECOND FÊTARD: Mais de ceux que tu portes en terre, y en a qui s'amènent te remercier, dis voir un peu?!

LE POPE: Le temps approche... Il n'y a pas à plaisanter. Quand le déluge frappera encore il trouvera toutes guitounes bondées.

L'AUBERGISTE: Laissez. Père, vous serez là aussi, à l'appel. C'est pas le cas de nous traiter de plus pécheurs que nous ne sommes!

LE POPE: C'est pas dans les zones que se tiennent les gros pécheurs du monde. Ses saints non plus. Nulle part un mélange plus gris de foi et d'incroyance que dans nos quartiers à nous.

LE PREMIER FÊTARD: Ben, dites donc, est-ce un restau ou un autel ici?... *(au Musicien)*
Chante donc petit ange, quelque chose de monacal, pour faire plaisir au Pope.

L'AUBERGE: Un autre verre d'eau bénite. Père?

LE POPE: Le der des ders. Ceux-là rappellent déjà.

LE SECOND FÊTARD *(à Basile):* Pourquoi ne pas bonnir au prêtre que t'es bien dans ta peau?... *(au Pope):* Cloche donc un qui veut rentrer chez lui. Il dit avoir fait son trou.

BASILE: Non pas moi. Mon aminche.

LE PREMIER FÊTARD: Et qu'a-t-il pu faire de si beau?

BASILE: Il tient une ferme. Des terres à pertes de vue. Bétail. Gros cochons, vaches bigarées... Une maison bien tenue, étables et greniers. Une femme rien bath et deux morveux.

L'AUBERGISTE: T'as pas une photo de lui, des fois?

BASILE: Je n'ai que quelques lettres. Mais c'est comme je vous vois.

LE PERDREAU *(au Ravageur):* Tiens, Tintin, et tu restes à traîner par là.

LE RAVAGEUR: Est-ce loin?

LE PERDREAU: T'es bête comme mes bottes, dis. Si t'en vas maintenant, tu seras toujours le dernier des ravageurs.

BASILE: Il a aussi un petit bois et une scierie. Il s'occupe de faire du bois de charpente.

LE PREMIER FÊTARD: J'en ai assez de mon charre, alors, les craques des autres, je m'en fous! Va débiter ailleurs ces bobards!...

LE SECOND FÊTARD: A mieux réfléchir, tu prétendras que tu l'as dit, celle-là. El toi, quels sont tes exploits, dis voir?! Vas-y, mets-nous plein la vue, ramène ta fraise!

BASILE: Les temps ne sont pas loin...

LE PREMIER FÊTARD: Tu joues de la grosse caisse, va! *(au Pope):* C'est-y un gros péché, n'est-ce pas?... Dis Père, combien pouvez-vous pardonner?

(Dans la rue on entend le vacarme fait par les fêtards du baptême. Le Pope fait rubis sur ongle.)

LE POPE: Autant que l'on peut porter. On ne confesse que ce qu'on supporte! L'échec ne saurait être avoué... Dieu soit pour vous (*il sort*).

L'AUBERGISTE: C'est ce que j'aime le moins chez lui. Il mélange vitriol et eau bénite, et l'on n'y pige que dalle après... (*au musicien*) T'as encore fermé ton claque-merde, toi?

LE PERDREAU (*en s'approchant de la table de Basile*): Je ne vous ai plus vu dans nos parages.

TINA: On est de passage. On attend l'ronibus.

LE PERDREAU: Vous êtes venus par le train?

P'TIT-GUEULE: On a eu deux ou trois correspondances. Un voyage long et difficile.

LE PERDREAU (*à Basile*): Est-ce que je me fourre le doigt dans l'oeil, ou tu me caches quelque chose, voyons?

BASILE: Tu te gourres.

LE PERDREAU: T'imagines p't-être que je pige pas cette histoire de voyage?... Tu en sais un bout... N'est-ce pas?...

BASILE: P't-être oui...

LE PERDREAU: Je ferais mieux de t'arquempincer... Mais à quoi bon? Je vous connais moi, ceux qui voulez rentrer chez vous. Quelques obstacles qu'on lève sur vot' chemin, vous vous acharnez encore plus. Et vous vous faites plus fute-fute. A la fin, vous faites ce que vous vous êtes mis martel en tête. (*Durant ce temps, le Ravageur s'insinue parmi les clients et, d'un geste bien vif, il empoigne la gibecière de Basile et veut s'envoler.*)

L'AUBERGISTE: Au voleur! Arrêtez-le!

(P'tit-Gueule attrape le Ravageur à hauteur de la porte.)

LE PERDREAU: Le diable t'emporte, ordure! Je t'ai bien dit de redresser d'abord ce que tu veux rectifier!... T'ai-je dit ou pas?!

LE RAVAGEUR: Ouais...

LE PERDREAU: Et alors?... Tu l'as pris au mot. Tu penses que sa besace est aussi grande que sa bouche? Idiot que tu es!

LE RAVAGEUR: Je pensais qu'il doit y avoir quelque chose...

LE PERDREAU: Esgourde, connard, j'ai pas besoin de retourner les fouilles du citoyen pour savoir ce qu'il vaut...

LE RAVAGEUR: Mais elle était grande, cette besace...

L'AUBERGE: Tu le visses pas trop, dis, chef.

LE PERDREAU: Il se fera saler (*au Ravageur*) Fais gaffe, tête de con, t'as pas pigé que je suis meilleur que toi? Lève-toi et allons à la rousse! (*vers les autres clients*) Je m'en vais lui apprendre à vivre, moi... (*à Basile*) Tu me feras pas accroire...

(Le Perdreau et Le Ravageur sortent.)

LE PREMIER FÊTARD: Ils ont tellement besoin l'un de l'autre...

LE SECOND FÊTARD (*à l'Aubergiste*): Ecoute, petit pote, tu disais quoi d'une guitoune?

L'AUBERGISTE: Encore une boutanche?... Ça arrive!... (*au Musicien*) Ecoute, trois pommes, je vais te mettre tes instruments dans le baba, que t'en auras le hoquet. Tu m'en diras des nouvelles.

LE SECOND FÊTARD: Ça y est... Pourquoi la bouclez-vous tous? Qu'est-ce qu'on est venus foutre par ici?

LE PREMIER FÊTARD: On tue notre temps en attendant.

BASILE: On ferait mieux de le vivre.

LE PREMIER FÊTARD: Quelle différence ça fait?... T'allais oublier ça, pour sûr.

LE SECOND FÊTARD: Valable. Allons faire la noce!

(Le Second Fêtard se lève et invite Tina à danser.)

LE SECOND FÊTARD: Es-tu belle, mon Dieu! On danse? (*au Musicien*) Vous la saviez, celle-là? (*Il fredonne une mélodie. Le Musicien se met à chanter.*) Bravo. Pierrot! Donnons-nous du bon temps...

TINA (*à P'tit-Gueule*): Quelle est cette mélodie? Tu la connais toi?

P'TIT-GUEULE: C'est à nous, du peuple.

TINA: C'est pas roumain, mais bohémien non plus.

LE SECOND FÊTARD: Allez, mettez-vous debout!

P'TIT-GUEULE: C'est de la zizique de zonards. Une vraie de vraie.

LE SECOND FÊTARD: Comme nous autres. Car quoi d'autres sommes-nous, déjà? Ni gitans, ni Roumains... Vas-y toi!... (*au premier Fêtard*): Va, petit frère, manie ton derche.

(Le Premier Fêtard se met à gambiller.)

LE PREMIER FÊTARD: Ma belle, on aime nous ce qui est bon dans la vie.

(Basile se lève de table et soulève sa besace sur l'épaule.)

TINA: Qu'est-ce qu' y a, Basile, tu décarres?

BASILE: C'est l'heure du départ du bus. Il est grand temps.

P'TIT-GUEULE: Allons-nous-en alors. *(Se lève et s'arrête dans l'encadrement de la porte.)*

Alors, bonne chance à tous et amusez-vous bien!

BASILE: *(toujours dans l'encadrement de la porte):* Ils ont raison. T'es belle à bouffer, la Tina.

TINA: Moi, je resterais encore un peu...

BASILE: On s'en foui pas mal, tu sais?...

(Basile sort suivi par P'tit-Gueule. Dans l'restau, les deux Fêtards et la Tina gambadent et goulent.)

Scène V

Un mélange de marché el de marché aux puces. Basile passe parmi les étalages débordant de friperies et de légumes.

LE 1-er MARCHAND: Vise ce lardeuss chicos. C'est angliche, juré... Le label parle de soi. Je te refile aussi des bas... On dirait qu'y sont pas usés... du tout... du cousu!

LE 2-er MARCHAND: V'là des clous ajustés, des robinets ravaudés de garnitures battant-neuves! Tu vois ce poste de radio ronflant?... Tu veux pas d'une mordante? Pas sale!

LE 1-er MARCHAND: Des godasses ritals commodes et faits à la route. C'est neuf, ou tout comme. La semelle est presque là. Y n'ont tâté que le bitume de l'Occident, bonnes gens!

LE 2-er MARCHAND: T'en va pas, je te file moi ce que t'as besoin... Je sais moi ce qu'il te faut.

LE 3-er MARCHAND: Des revues de cul. Prends ça, mon pote, ça peut servir... Des livres d'école pour vos mômes, ils apprendront et seront de vrais seigneurs.

LE 4-er MARCHAND: Patates et choucroute! Friands et en solde! Acre et charnue...

LE 3-er MARCHAND: Qu'est-ce qui manque à ta cabane? Vise-moi ça. Chez moi tu trouves n'importe quoi... Un foulard?... Des couvercles pour tes marmites?... Panta lons en étoffe? Laine cent pour cent... Des tenailles?...

LE 4-er MARCHAND: Vous n'achetez pas une bouteille de mélange pour potages? Acre à vous faire sauter le palais! Allez, tâtez-y! Je ne vous mens pas...

LE 2-er MARCHAND: T'as pas besoin d'une lanterne, des fois? Tu sais comme on y voit la

nuit avec? On dirait un phare, pour du vrai... V'là des serrures à toute épreuve. Ça fait peur aux tapageurs...

LE 5-er MARCHAND: Viens que j't'habille, petit pote! Des frusques et des nippes de la Capitale. Qui vous voit dedans, se dira: «*Merde, çui-là roule sur l'or!*» C'est pas cher, parole d'honneur! Vas-y, essaie!

BASILE: Vous me la faites combien?

LE 5-er MARCHAND: Vous donnerez ce que vous pourrez, on a pas l'temps de cameloter. (*Basile essaie le veston.*) T'es comme du cinéma. C'est comme sur commande.

BASILE (*qui compte une liasse de banknotes*): Ça suffit?

LE 5-er MARCHAND: Ajoute quelques sous, c'est du bordille de qualité. Le grand luxe!

BASILE: C'est tout ce que j'ai sur moi.

LE 5-er MARCHAND: Aboule ton pèze. Ksa vous porte bonheur, et vous garde du mauvais oeil, car vous êtes bien nickelé.

LE 3-er MARCHAND: T'achètes rien chez moi?... Allez, je te ferai étrenner une liquette... Ou bien une ceinture clouée...

(*Basile s'éloigne du côté du bouillon.*)

LE 5-er MARCHAND: Laisse-le, c'est un autre homme à présent.

Scène VI

L'intérieur de la gaitoune du marché aux puces. L'Aubergiste lave des verres, et P'tit-Gueule s'envoie un potage.

L'AUBERGISTE: Vous avez mis longtemps à rappliquer.

P'TIT-GUEULE: Attentes, cahotements... Détours.

L'AUBERGE: Jadis, le ronibus arrêlait au village. A présent qu'y a plus de Voyageurs, ils arrêtent là... A travers champs, on met deux heures, sans presser le pas.

P'TIT-GUEULE: Ça vous brûle la gorge, ces piments. C'est Basile qui les aime comme cela. Il les aligne sur la table et le potage basculé, il n'en reste que les queues... Ils sont si piquants, que ça me brûle la bouche.

L'AUBERGISTE: Versez-y du pinard dessus. C'est le meilleur remède. Le vin peut éteindre et noyer bien des déceptions.

(*Basile entre en scène.*)

P'TIT-GUEULE: Zyeute, Basile, ce qu'ai attriqué pour toi. Les meilleurs piments du monde.

Çui de qui j'ai pris ça m'a bourré le crâne, il en parlait comme d'avions. Personne d'autre n'en fait comme lui... Mais t'as changé...

BASILE (*en lui exhibant son veston tout neuf*): Tu aimes?

P'TIT-GUEULE: C'est chouette!... Ça te réussit qu'on ne te remet plus. Ça te vient comme un gant. Puisse-tu être sain et sauf là-dedans... Ote ça, pour pas salir... Mon Dieu! Quel matériel!

BASILE: Il est bon, ce potage?

P'TIT-GUEULE: Un peu fade, mais ça peut aller. Vise-moi ces piments, c'est pour tescilles!... Hé, l'Aubergiste, encore un potage! Et fumant en plus!

BASILE: J'suis allé et venu dans cette foire.

P'TIT-GUEULE: J'ai fait le badaud aussi. T'as vu la mouscaille que ceux-là ont à fusiller?...L'Aubergiste m'a bonni qu'on y sera en deux plombes.

BASILE: On va couper à travers champs. C'est pas loin.

(*L'Aubergiste apporte le potage.*)

L'AUBERGISTE: Bon appétit. L'on vous remet ce vin? Encore du pain?...

BASILE: Ça suffit comme ça. (*Y s' met à becter.*)

P'TIT-GUEULE: Comment le trouves-tu?

BASILE: Chaud. Mais les piments sont formid...

P'TIT-GUEULE: Que devient la Tina?

BASILE: Elle survit.

P'TIT-GUEULE: Je m'en fais pas pour elle, qu'elle s'débrouille, mais elle me manque, comme qui dirait... Elle avait le béguin pour toi.

BASILE: Chacun sa vie.

P'TIT-GUEULE: Et kek'on va foutre, une fois là?

BASILE: On va mettre la pince à la pâte. Tout sera O.K.! Tu verras...

P'TIT-GUEULE: Vais-je encore continuer à goualer?...

BASILE (*distrain, s'adresse à l'Auberge*): Y a-t-il quelque salon de coiffure pour hommes en ville?

L'AUBERGISTE: Cette p'tite ville a été faite à la va-vite. On a rasé le village et on a bâti cette usine et ces HLM crapoteux. On a oublié de faire un salon de coiffure. Les hommes se coupent eux-mêmes les tiffes, c'est meilleur marché.

BASILE: Il y en a eu. J'y allais dans l'temps avec père.

L'AUBERGISTE: Je dis pas. J'y suis atterri un peu plus tard. A l'époque, cette usine battait son plein... Mais quoi, tu veux te faire une beauté?

BASILE: Me faire faire la barbe.

L'AUBERGISTE: Tu prends femme?... T'as une femme assez puante?... Ton affaire...

(L'Aubergiste ramasse les assiettes et débarrasse le reste. Le Ravageur entre en scène.)

L'AUBERGISTE: Grand bien vous fasse... *(au Ravageur)* Qu'est-ce que tu viens foutre par là? Va fermer la porte de dehors!

LE RAVAGEUR: J'ai la pépie. Donne-moi un pichet de vin.

L'AUBERGISTE: T'as de quoi payer?... Qui as-tu encore dévalisé? Je te sers, mais ne t'avise pas de carotter quoi que ce soit, sinon, t'es foutu!

LE RAVAGEUR: J'ai des picaillons, voilà.

L'AUBERGISTE: Ça me regarde pas. Tu casques et tu bois. Mais on paie à l'avance.

(Les deux Fêtards entrent en scène. Ils sont en pompette et chantent.)

LE PREMIER FÊTARD: Quel est ce nibé?

LE SECOND FÊTARD: Hé l'Aubergiste, amène ce tirebouchon! Allez, verse-nous encore du vin et donne-nous à boire tout not' soûl...

L'AUBERGISTE *(en débouchant une bouteille de vin):* Ça arrive!...

LE PREMIER FÊTARD: Tout bouchon qui saute me rappelle que toute l'amertume de l'homme s'écoule ailleurs. Zut! Autant de pris sur le sort. Un ennui en moins.

LE SECOND FÊTARD: Toquant tordu de galopin...

(Pendant ce temps, P'tit-Gueule ouvre l'étui à violon.)

LE PREMIER FÊTARD: Dis donc, maître, on s'y connaît en zizique?

P'TIT-GUEULE: J'ai d'abord appris à jouer, ensuite à parler.

LE SECOND FÊTARD: Et kek t'attends? Mets les gaz, vas-y!

(P'tit-Gueule se met à jouer chanter.)

LE PREMIER FÊTARD: Du diable si je donnais ce trou pour toutes les amériques du mondes!

LE SECOND FÊTARD *(à Basile):* Donne-toi une pinte de bon sang, petit pote, pour faire

enrager le sort... (*au Ravageur*) Quel est cet air contrit, cocotte? Qui t'a souqué? Prends ton bien où il se trouve. Vole-lui ton lendemain, car à peine s'il t'accorde cette journée...

L'AUBERGISTE: Ne lui rabâche plus les portugaises, l'est au parfum, déjà!

LE RAVAGEUR: Parfum mon cul!

LE SECOND FÊTARDS (*à P'tit-Gueule*): Mais t'es doué, camaro. Nous tous allons-y, que saute nos gambilles!

LE PREMIER FÊTARD: Y savent pas s'k'y perdent, les huiles. Y se chauffent la cervelle comment nous carotter encore plus et, pendant ce temps, nous on se donne du bon temps. Y s'torturent les méninges comment k'y pourraient se faire faire une grosse crémerie, s'attriquer une bagnole mastar, et nous aut', on se donne une bosse.

LE SECOND FÊTARD: Y savent rien de la vie. (*à Basile*) T'en sais rien, toi?... Tes nippé comme un marlou, dis...

LE PREMIER FÊTARD: Ce sera quelque caïd.

BASILE: Je suis de l'endroit.

LE PREMIER FÊTARD: Kek tu nous chantes là, toi?!

BASILE: Je rentre chez moi.

LE PREMIER FÊTARD (*au second Fêtard*): S'il rentre, c'est qu'il a des fringues. (*à Basile*) Nous autres, on ne rentre nulle part. Qu'on se le tienne pour dit!... T'es bien aisé, dis?... Tu t'es beurré, alors?...

LE SECOND FÊTARD: T'es propriétaire de... quoi, toi?

BASILE: J'ai une fabrique.

(P'tit-Gueule ne chante plus.)

LE SECOND FÊTARD: Et quoi encore?

BASILE: Des terres. Des camions pour le transport...

LE PREMIER FÊTARD: Et qu'est-ce que tu fous là, avec nous?

BASILE: Je suis de ces parages.

LE PREMIER FÊTARD: On s'paie ma fiole, des fois?

L'AUBERGISTE: Chacun son sort. Qu'est-ce qui ne va pas?... (*à P'tit-Gueule*) On ferait mieux de s'en payer une tranche, kek tu dis? Tu t'y connais, toi!

LE SECOND FÊTARD: V'là ce qu'il en est. Qu'on ne me raconte pas de ces bobards, sinon... Ça suffit comme cela... J'y suis pour rien moi, si j'ai pas de camtar moi, nom de Dieu!

LE PREMIER FÊTARD: Y s'est acoquiné avec...

LE SECOND FÊTARD: Sachez que je m'en bats l'oeil, de ces blots à eux... *(au Ravageur)*

Dis, toi, quel est le plus gros ravageur de ce pays?... Tu la boucles, hein, tête de crétin, affranchi de mes deux!

L'AUBERGISTE: Celle-là, vous la connaissez? Les braves gars pictent bésef ainsi / Depuis samedi jusqu'à lundi...

LE SECOND FÊTARD: C'est les bêtes à pleurer qui boivent ainsi. On est tous des bêtes à pleurer. On s'embrasse avec le Russe, la déche nous pend aux limaces. On donne l'accolade au Ricain, il nous use la bannière jusqu'à la corde...

LE PERDREAU: Vot' raisiné ne fait qu'un tour?... et on prend la mouche?... *(à l'Aubergiste)*
Allonge-moi un coup de poivre bien tassé...

(Le Perdreau frôle le Ravageur et lui assène un coup.)

LE PREMIER FÊTARD: Pourquoi qu'on y châble dans l'tas. M'sieu, piskil n'a rien fait?

LE PERDREAU: Que cela lui serve de leçon!... Alors, ça vous botte pas, vous autres?!

LE SECOND FÊTARD: C'est à cause de ce cadavre. *(à l'Aubergiste)* Remettez-nous ça, on est à sec.

LE PERDREAU: Vous agiotiez les esprits... De la propagande, quoi! Vous brassez la politique comme le cochon brasse sa courge... Et si je vous collais une amende?

LE PREMIER FÊTARD: On vous la paierait en chnouf.

LE PERDREAU: Le cas échéant... Voyons voir un peu... Il se manigance quelque chose ici... Pensez-vous que j'en ai pas eu vent?... On se met du côté des Russes... On prend le parti des Amerloques... Qui se ressemble se rassemble, vrai? Libre à eux de le faire entre eux!... Mais vous autres, de quel coté se met-on? Pas la moindre idée.

LE PREMIER FÊTARD: Pas aujourd'hui.

LE SECOND FÊTARD: Hier non plus. On était dans le dur. Qu'est-ce qu'on a encore fait nous, hier?

LE PERDREAU: Où portez-vous vos chasses? A l'Est ou à l'Ouest?...

LE PREMIER FÊTARD: On regarde par la fenêtre les beautés de la patrie.

LE PERDREAU: Vous baissez les yeux. V'là ce que vous faites quand on vous demande. Et c'est pour cela que vous êtes Gros Jean comme devant. C'est bien vous.

L'AUBERGISTE *(en remplissant encore le verre du Perdreau)*: On en a pris le pli. Chef. On ne trouve plus cela si terrible. Est-ce que la pluie fait peur au noyé?

LE SECOND FÊTARD: C'est bien là ma vie...

LE PREMIER FÊTARD (*en reluquant sur Basile*): Il y en a qui ont la bougeotte.

LE PERDREAU (*à Basile*): Vrai?... Penses-tu que tout mêtèque de passage dans l'coin peut dire n'importe quoi? Ta langue fourche-t-elle, des fois? (Il remarque son veston.) Ça non, dites donc, vous êtes invité à la noce?!

BASILE: Je rentre chez moi. Et j'ai pas lâché de vanne.

LE PERDREAU: Tu me cherches! Tu dis que t'es de nos parages? T'en as pas l'air!

BASILE: Je suis du village d'en bas.

LE PERDREAU: Raison de plus. Ici il y a des gens bien sages. T'as laissé tes coutumes et habitudes en ville. T'es devenu un vaurien comme ceux-là.

L'AUBERGISTE: Les bonnes habitudes sont comme les souliers commodes. A peine a-t-on le temps de s'y faire, que les v'là éculés et bons à jeter.

LE PERDREAU: Te v'là toi, bouche d'or...

L'AUBERGISTE; Je gambergeais moi, comme tout l' monde.

LE PERDREAU: J'sais pas ce qu'il en est des autres, mais moi, quand je réfléchis, j'ai mal à la tête.

LE PREMIER FÊTARD: Raison de plus pour qu'on se remette à chlinguer.

LE SECOND FÊTARD: Allons boire, au diable les contrecarres, / Buvons même les boeufs et le char...

L'AUBERGISTE (*à P'tit-Gueule*): T'arrêtes pas!... Bravo! J'savais pas ce qui manquait... Si je t'offre la crèche et la bouffe et du fric de fouille, ça le chante?

P'TIT-GUEULE (*en montrant Basile*): On est ensemble, nous deux.

L'AUBERGISTE: Laisse-le, chacun sa vie. Penses-y, p't-être va-t-on tomber d'accord? (*aux Fêtards*) Quoi d'autre pour vot' service, sieurs?

LE RAVAGEUR: Moi. Verse-moi un pichet.

(Le Perdreau frôle le Ravageur et le frappe encore.)

LE PREMIER FÊTARD: Et cette fois, pourquoi?

LE PERDREAU: Pour son endurance. Faut pas qu'il oublie qu'il n'est pas seul ici-bas.

LE SECOND FÊTARD: Joue pour moi, violonneux...

(L'Aubergiste apporte un pichet de vin au Ravageur.)

L'AUBERGISTE: Pognon sur table. (*Le Ravageur se fouille et exhibe un porte-monnaie.*)

Pour un fauchage, ça oui!

LE PERDREAU: Tombé dessus dans la cohue...

LE PERDREAU: T'auras ton fait, si tu bonnis pas d'où tu l'tiens.

LE PREMIER FÊTARD (*au second Fêtard*): Dis donc, c'est pas à toi, ce larfeuil?

LE SECOND FÊTARD (*en se fouillant*): Je l'ai plus... C'est à moi ça. Espèce de saligaud!

(Le second Fêtard fonce sur Le Ravageur pour le frapper. S'en mêle aussi le premier Fêtard. V'là-ti-pas que Le Perdreau défend Le Ravageur.)

LE PERDREAU: C'est moi la loi ici. Restez peinards.

(Des tables sont renversées, des chaises sont cassées.)

L'AUBERGISTE: Laissez tranquilles ces chaises, voyons! On a pas froid aux châsses, vous autres!... (*à P'tit-Gueule*) Vas-y toi de ta goulante, et je casquerai dans tes deux fouilles, et te gaverai de trois gueuletons par luisard. Pousse ta romance, va!

(Sur ces entrefaites, Basile se lève et saisit sa besace. Devant la porte. P'tit-Gueule s'arrête et lui jette un regard en biais. Basile lente de quitter le tapis, mais l'en empêche le groupe des poivrots qui entiffent en beuglant.)

LE 1-er IVROGNE: Personne ne soit d'ici!

LE 2-e IVROGNE: Sinon à quatre pattes!

LE 3-e IVROGNE: Ou les pieds devant. Mort pour la patrie...

LE 1-er IVROGNE: Pour notre chère patrie, avec ses plaines si fertiles... et ses forêts et eaux courantes...

LE 2-e IVROGNE: Avec des tas de vignobles et des prunes juteuses...

LE 3-e IVROGNE (*à Basile*): Tu veux te barrer, p't-être?... Où donc, peut-on savoir?... Tu ferais mieux de rester prendre une biture avec nous autres.

LE 4-e IVROGNE: Même raide, j'suis plus éveillé que vous autres, que le gouvernement, que les statues et que... Combien de fois ai-je porté la tutute aux pompeuses, dites?...

LE 1-er IVROGNE (*aux clilles du restau*): Qu'est-ce qui ne va pas, frérots?... Quelle est cette gueule d'enterrement?... Perdu pictance et bectance?

LE 5-e IVROGNE: C'est pas mon truc!...

LE PERDREAU: Y a trop de boucan. Paraît qu'on a envie de coller à une amende... Vous trouvez pas que vous dérangez l'ordre public?...

LE 4-e IVROGNE: Nous?...

LE 5-e IVROGNE: Longue vie au Chef, ky nous protège contre... et de tous les maux... Qu'il s'en aillent à vau-l'eau... Passe-moi ta boutanche, comaro...

LE PERDREAU: Fermez vos claques-merde, sinon je vous colle au violon.

LE 2-e IVROGNE: Je t'ai vu parmi les tombeaux... (*Il se met à chialer.*) Malheur à moi, dure – dure cette garce de vie...

(Les autres poivrots se mettent eux aussi à se musiquer.)

L'AUBERGISTE: Kek vous foutez là, vous autres? Vous travaillez du chapeau?!

LE PERDREAU: Hé, bande d'amortis, bibi plaisante pas!

LE PREMIER FÊTARD: Ceux-là ondulent de la touffe... Vous riez, vous v'là qui sniffez, dites?

LE 3-e IVROGNE: C'est à cause de cette méchante vie... On chiale un coup, nous aussi... Que n'es-tu plus de ce monde, frangin?...

L'AUBERGISTE: C'est une guitoune là, non... Trêve de couiner!

LE 4-e IVROGNE: On fait l'aumône pour not' feu fralin. T'étais si jeune, dis, eh, Dieu... Verse – nous à tortiller, on veut oublier.

LE 5-e IVROGNE: Où es-tu passé... Tu nous a attaché la gamelle!... On n'est plus à personne...

LE 3-e IVROGNE (*à P'tit-Gueule*): Chante-nous, violonneux: *Va, P'tit-Père, J'aimerais savoir t'auras pas vu ma boutanche / Car je brûle de la revoir / Au point que mon trembleur flanche...*

(P'tit-Gueule pousse la chansonnette Pendant ce temps, en profitant de ce que les deux Fétards dévisagent éberlués les Poivrots qui se mettent à brailler et à gambader, le Ravageur se sauve et sort de la guinguette.)

LE PREMIER FÊTARD: Mettez la main dessus!

LE SECOND FÊTARD: Arrêtez-le! Ne le laissez pas s'échapper!

LE 5-e IVROGNE: *Par trois fois faisons fureur / Car ta bouche sent bien les fleurs...*

LE 4-e IVROGNE: Foutez-lui la paix!

LE PREMIER FÊTARD: Comment donc, piskil m'a chouravé?

LE 4-e IVROGNE: Etait-il à sec?... V'là pourquoi y savait que faire... C'est de sa faute, y a pas voulu se chnoufer avec nous.

LE PREMIER FÊTARD (*au Perdreau*): Pourquoi avez-vous pris fait et cause pour lui?

LE PERDREAU: C'est pourquoi!... Qu'on se le tienne pour dit.

LE SECOND FÊTARD: Et pourquoi donc ne le prenez-vous pas en chasse?

LE PREMIER FÊTARD: Rien à faire, envolé.

LE PERDREAU: Hé toi, y ne se tirent qu'avec ma permission... Il n'arrivera pas loin. (*Il avale son verre, se lève et va vers la porte.*) Je ne ferais qu'un et j'y mettrais la pince dessus. Y arrive pas loin.

LE 5-e IVROGNE: Personne n'arrive plus loin que demain.

LE PERDREAU (*aux Poivrots*): Ne me faites pas de problèmes, sinon vous êtes salés. Suis-je assez clair?! (*Il sort.*)

LE 2-e IVROGNE: Grand polisson, not' Chef. Y est callé en disciplote... Je m'en fiche et m'en contrefiche moi, de l'ordre public!

LE SECOND FÊTARD: Y s'en contrefiche aussi...

LE 2-e IVROGNE (*à P'tit-Gueule*): Vas-y, toi...

LE 5-e IVROGNE: Ouf! Pauvre moi! Çui qui me rembine / Est ce p'tit verre que je chopine / Est-elle extra, cette douce bibine: / Me mène une vie de roi, divine... (*à Basile*) Prends donc, toi, fais crapaud!... Vas-y, te gêne pas.

LE 1-er IVROGNE (*en tendant la bouteille à Basile*): Fais rubis sur ongle... Si tu insistes pour partir, va-t-en, mais rétame-toi d'abord. Ça sert, j'suis payé pour le savoir.

LE 4-e IVROGNE (*à Basile*): Y s'connaît, parole d'ivrogne. Y est fute-fute, çui-la.

(Basile se rasseoit, mais refuse le casse-pattes. Les Poivrots font la ronde autour de lui et le poussent à s'arsouiller.)

LE 2-e IVROGNE: Vas-y, l'ami, et retrouveras le monde tout autre... Rince-toi les dalles...

LE 3-e IVROGNE: Esgourde, toi, la vie est une rinçure, crois-moi. Acre, dégueu et qui avec ça se termine trop vite.

LE 4-e IVROGNE: Mieux avoir une gueule de bois que... Avec un gros rouge qui tache, ouf, ouf... l'Aubergiste! Apporte-nous un carton d'oubli... Chienne de vie!...

LE 2-e IVROGNE (*à Basile*): Va, camero, rince-toi le goulot. Dessale-toi et t'en pousse une... Vas-y de rif et d'autor!

BASILE: Ça me suffit.

LE 2-e IVROGNE: Le colletar même ne suffit jamais!

LE 3-e IVROGNE: *Je jure de laisser la bibine / Le jour où l'on coud mes babines / Quand il n'y aura plus d'ami / Pour trinquer et boire à l'envi...*

L'AUBERGISTE (*en apportant un carton tout plein*): Tenez, du vrai picrate, ça!

LE 2-e IVROGNE: *A tes souhaits et vin glacé!*

LE 4-e IVROGNE: Ça oui, l'Aubergiste, longue vie à toi! (*à Basile*): Vas-y, tâte dans l'tas...

LE 5-e IVROGNE: Vas-y, bois... Pourquoi cette hâte?... L'important, c'est d'avoir patience. Et de supporter ce qui t'est écrit d'avaler. Alors là, tu lèves le coude, ça fait du bien, t'sais...

(Basile se lève et saisit sa besace. Devant la porte, il regarde P'tit-Gueule qui lui jette un coup de châsses des plus torve, mais continue à goualer, d'une manière plus appuyée, quand même.)

P'TIT-GUEULE: *Chanter est toute ma vie...*

(Basile sort.)

LE 1-er IVROGNE: C'est pas un dur à cuire, le pauvre...

LE 2-e IVROGNE: Malheur à lui.

P'TIT-GUEULE: Y mettra que deux heures à pincer. C'est pas loin.

LE 2-e IVROGNE: Sait-on nous ce que *tout près* veut dire? Qu'est-ce que *loin* veut dire?... Faut être fou pour te mettre en route la tête claire... Et si le diable vous barre le chemin, que va-t-on faire?...

LE 3-e IVROGNE: Qui pis est, on le remet, car on est à tête reposée...

LE 4-e IVROGNE: Que faire alors?

LE 2-e IVROGNE: On chie dans son froc, et puis on lui obéit au doigt et à l'oeil... Autrement, si si t'es plein de mominette, le Très-Haut vous protège, et tu peux même te payer sa fiole au boulanger...

LE 4-e IVROGNE: Hé toi, l' Malin, va te faire voir ailleurs, le diable t'emporte...

LE 1-er IVROGNE: On se voit souvent nous deux... Dans la rue, dans l'ascenso... J'y donne à licher, et il se fait mon meilleur social.

LE 4-e IVROGNE: Il est bien sympa...

LE 1-er IVROGNE: J'ai tellement pitié – ça me fait pleurer – de ces mecs qui restent à sec... Malheur à eux!... C'est pourquoi je reste là à bigler cette boutanche et j'ai la larme à l'oeil... (*y se met à chiader*) Où que t'es passé, mon gars...

LE PREMIER FÊTARD: Qui plaignez-vous?

LE PREMIER FÊTARD: Peu importe, mais on lait ça à l'aumône. Faut chialer.

LE SECOND FÊTARD: S'agit-il de quelque parent?

LE 3-e IVROGNE: Ouf, ouf, ma p'tite mère... S'en est allée...

LE 1-er IVROGNE: On fait l'aumône en mémoire de not' vie. Car, une fois partis, pensez-vous qu'on se souviendra de nos cillies?

LE 2-e IVROGNE: Et pourquoi qu'ils soient les seuls à têter...

LE 3-e IVROGNE: C'est pas de jeu, ça...

LE 1-er IVROGNE: On plaint nous-mêmes, pour après, qu'on ne sera plus, nous autres...
Pauvre moi, je m'en irai... Mon Dieu, comme je m'en irai...

LE 4-e IVROGNE: Et tout ce monde restera orphelin de moi...

LE 5-e IVROGNE: Malheur à ce pauvre monde...

L'AUBERGISTE: Avez-vous dans l'idée de faire couic?

LE 4-e IVROGNE: Va te faire enculer, toi! Touche du bois!... C'est comme si on allait à sa rencontre... *A-t-il aimé, mon sanguin / Mourrais-je, ne le regrette point...*

LE 3-e IVROGNE: *Deux gros amour me pèsent, mie font ployer / Le mien et celui de ma bien-aimée...*

LE 2-e IVROGNE (à l'Aubergiste): Un petit gnôle dans une grosse chope!

LE PREMIER FÊTARD: Vous savez pas si bien dire, vous autres... Hé, l'Aubergiste, mettez un tonneau en perce!

LE SECOND FÊTARD: Pleurons cette vie à perte de vue et réjouissons-nous qu'on ne sera plus un jour... (à P'tit-Gueule) T'y dis plus rien, toi?!...

LE PREMIER FÊTARD: Une de profonde, qui jette un froid au Seigneur d'en haut et d'en bas...

P'TIT-GUEULE: *Si c'est pas malheureux qu'on peut pas être heureux...*

(On se met tous à boire et à chanter.)

Rideau

Acte II

L'action se déroule à l'intérieur d'une maison: on passe de la pauvreté des pièces paysannes au sordide d'un appartement de HLM ouvrier.

Scène I

L'intérieur d'une maison paysanne apprêtée pour la noce. La joie bat son plein. Les Mariés et les Noceurs sont des hommes âgés qui tentent de refaire le rituel propre aux jeunes d'une noce traditionnelle roumaine. Parmi les Noceurs, il n'y en a que deux qui sont plus bavards, les trois autres sont trop fatigués pour articuler la moindre parole. Parmi eux. Le Pope et le dernier venu, Basile, considèrent la danse défraîchie des Noceurs-spectacle grotesque de l'impuissance spécifique de la vieillesse.

LE POPE: Tu as pris ton temps... Ton monde-là a pris du bouchon. On n'a pas la patience de rester jeunes.

BASILE: Je suis chez moi, c'est ça qui compte... A l'entrée du village, tout m'avait l'air désert. J'ai eu peur... Pour un moment, j'ai cru qu'ils sont tous disparus. Et alors, je fus étranglé par le désespoir.

LE POPE: Loin de là, tout le village était réuni pour la noce. Tu es bien chanceux, Basile. Tu rentres longtemps après et tu tombes à pic, pour être de la fête. Tu peux les voir tous de bonne humeur, qui se donnent du bon temps.

LE 1-er NOCEUR: Allez, Basile, viens danser la ronde!

BASILE: J'arrive, oui. Je causais avec le Prêtre...

LE POPE: C'était comment la vie, parmi les étrangers?

BASILE: Le temps passe vite... On est partis une nuit avec Georges. Tout enfants, on courait à travers champs et on regardait faire la fabrique de tapis, les HLM, les chaussées... Ce chantier-là paraissait notre chance. La ville, une sortie, une échappatoire. On rêvait ensemble de s'enfuir et partir à la conquête du monde. On s'imaginait être les plus malins, les plus forts ici-bas et que rien ne saurait nous en empêcher.

LE POPE: C'était la jeunesse... Aussi vieillit-on si vite.

BASILE: Nous sommes partis une nuit pour ne pas voir le village derrière nous... On a coupé à travers champ jusqu'à la périphérie. C'est là qu'on s'est séparés...

LE POPE. Les voilà, Basile, qui essaient de se souvenir de la jeunesse.

BASILE: La mémoire leur fait défaut.

LE POPE: Mais ils ne le cèdent pas.

BASILE: Ce qui ne veut pas dire qu'ils y réussissent.

LE POPE: Nul mortel n'est défait à ses propres yeux.

BASILE: S'ils admettaient cela, ils deviendraient fous et mettraient fin à leurs jours.

LE POPE: Ça va, Père. Je suis chez moi. Je revois ma famille. Je verrai Georges aussi... Je

suis bien ici.

LE POPE: J'essaie de me souvenir un tant soit peu ton propre baptême... C'est moi qui ai fait de toi un chrétien. Le sujet de Dieu, Basile...

BASILE: Il se peut que j'aie crié.

LE POPE: Tous vont de leur petit cri. Tous... Je ne comprends pas pourquoi cette peur panique...

LE 2-e NOCEUR: Que faites-vous là, Père, vous le faites confesser?... Laissez-le s'amuser. Il se peut qu'il ait oublié les coutumes léguées par nos ancêtres... *Allons-y, tous unis!*

LE POPE: Et que vas-tu faire à présent?

BASILE: Je vais voir Georges et on reprend tout à zéro. Je suis encore jeune.

LE POPE.: Si tu veux savoir combien tu es jeune ou vieux, regarde ta maison.

BASILE: Et là, je vois ma Tante et mon Oncle en Mariés.

LE POPE: La Tante et l'Oncle, des Mariés!.. Cul et chemise en Mariés! Détrompe-toi, mon fils...

LE 1-er NOCEUR: Vas-y, mollo, le gendre, car tu vas *casser*, et n'auras plus le temps de jouir de l'innocence de ta belle-mariée.

LE MARIÉ: Si j'ai vécu le siècle, je vais vivre aussi cette heure.

LE 1-er NOCEUR: On va voir après, qu'en pense la Mariée...

LE POPE: On n'a pas honte, vous autres, la Mariée a rougi jusqu'au bout des ongles!

LE 2-e NOCEUR: Que Le Marié nous dise depuis quand ils s'aiment.

LE MARIE: On s'aime depuis si longtemps, que le mariage ne peut plus nuire à notre amour.

LE 1-er NOCEUR: A quand les bébés?

LE MARIÉ (à la Mariée): A-t-on fait des enfants, nous deux?

LA MARIÉE: Et si l'on a fait, il y a belle lurette... Vous parlez plus que ne dansez. (*à son Marié*) Hé toi, mon homme!

(Le Marié et ta Mariée dansent entourés par les Noceurs.)

LE MARIÉ: *Allons-y, tous unis!...*

LA MARIÉE: Que tu es bien fait!... (*aux Noceurs*) Allez, que ça saute, que tremble la terre!

LE POPE (à Basile): Après qui regardes-tu?... Ah, cette belle tienne?... Etait-elle belle, à croquer. Comment qu'elle s'appelait, mon Dieu?

BASILE: Florentina.

LE POPE: Vous la surnommiez Tina. Tu l'as oubliée... Je m'en souviens, moi. Une brave

filles! Ce qu'elle a pu souffrir à cause de ton départ! Elle ne démordait pas de croire que tu allais revenir ou demander après elle. Elle t'aurait suivi jusqu'au bout du monde.

BASILE: Que devient-elle?

LE POPE: La malheureuse... Pendant quelque temps, elle a travaillé en ville, à l'usine. Quand on en a fermé les portes et on les a congédiés, toutes ses attentes ont été trompées... Tu tiens vraiment à savoir?... Elle a fait un faux pas. Le bruit court qu'elle parcourt les villes, *fait* toutes les guitounes et se débauche... Pour presque rien...

BASILE: Pourquoi la vie nous prend-elle en dérision, Père? Pourquoi doit-elle nous fouler aux pieds?... De quels péchés sommes-nous accusés?

LE POPE: Ne t'acharne pas, mon fils... *Heureux les pauvres en esprit...* Vas-y, bois toi aussi, amuse-toi, c'est une noce, non pas une aumône... *Allons-y, tous unis!*

LE 1-er NOCEUR: Allez, Père, ne restez plus sur place. A coup sûr le Très Haut ne se mettra pas en colère à te voir danser.

LE 2-e NOCEUR (à Basile): Dépose ce sac-là, personne ne te le prendra, et entre dans la ronde!...A moins que tu n'y aies... (aux Mariés) Attendez un peu, vous autres, on a encore un cadeau à faire aux Mariés.

LE 1-er NOCEUR: Ouvre donc cette besace pour faire voir ce cadeau!

LE 2-e NOCEUR: Pourquoi hésites-tu tellement?

(Basile déplie la couverture dont il avait enveloppé l'ordinateur.)

LE 1-er NOCEUR: Qu'en dites-vous, alors?!

(Le Marié et La Mariée s'approchent de la couverture où se trouve l'ordinateur. Le Marié le soulève à bout de bras et l'examine.)

LE MARIÉ: Un poste de télévision pareil, on n'a vu même pas au cinéma...

(La Mariée se met à considérer la boîte de l'ordinateur.)

LA MARIÉE: N'allez pas me dire que c'est pour ma cuisine, ça!

LE 1-er NOCEUR (en portant à ses yeux le clavier de l'ex-«ordinateur»): Qu'est-ce donc que cela?!

LE 2-e NOCEUR (en brandissant la souris): Et ça, qu'est-ce?

BASILE: C'est comme une souris. C'est son nom, du moins.

LE 2-e NOCEUR: Visez-moi ces souris de la ville!... C'est formidable!

LA MARIÉE: Donne-la en pâture aux chats, qu'ils s'amuse aussi.

(La Mariée examine attentivement le clavier.)

LE MARIÉ (à Basile): Ces boutons, tu peux les reprendre. Peut-être te serviront-ils à quelque chose. Nous autres, on n'en a que faire.

(Le Marié et La Mariée sortent de scène en emportant leurs cadeaux.)

LE POPE: Bravo, Basile, tu n'es pas rentré les mains vides. T'as apporté une partie de la ville... Tu as vu comme ils se réjouissaient?

LE 1-er NOCEUR: Prends garde à ces boutons... Il a raison, Le Marié... Tu sais ce dont je lui ai fait présent? D'un morceau de palissade. En lattes... Et une pelle.

LE 2-e NOCEUR: Mon cadeau leur a plu davantage. Je leur ai donné une charrue et une selle. Le frein avec. Ça fait longtemps qu'ils n'ont plus de cheval, mais cela leur a fait plaisir.

(Le Marié et La Mariée entrent en scène.)

LE MARIÉ: Je l'ai branché, mais il a des parasites.

LE 1-er NOCEUR: Il lui faut une antenne. Tu n'y vois que du feu, toi, va!

LA MARIÉE: Terrible, cete boîte. Je l'ai mise sur la cuisinière, pour garder les marmites au chaud...

LE 2-e NOCEUR: La femme reste toujours femme! La tête sur les épaules. (*Le 2-e Noceur invite la Mariée à danser*) Hé, La Mariée!...

LE 1-er NOCEUR (au Marié): Fais attention, il va t'enlever ta mariée... Il a jeté le grappin sur elle... Allons-y, tous unis!

(Les Noceurs se remettent à danser.)

LE POPE (à Basile): Pourquoi n'entres-tu pas dans la ronde'? ... Tu as la tête ailleurs? A quoi penses-tu?

BASILE: Pourquoi Georges n'est-il pas là?

LE POPE: Georges?... C'est lui que tu cherches? En ville.

BASILE: Où ça?

LE POPE: Au-delà des champs, des qu'on débouche sur la route, le second HLM depuis le marché. Il habite au rez-de-chaussée... Mais que lui veux-tu?

(Le 1-er Noceur a beau s'efforcer de déboucher une dame-jeanne.)

LE 1-er NOCEUR: Hé, Père, donnez-moi un coup de main. Et bénissez une autre dame-jeanne, car les verres sont vides.

LE POPE (*à Basile*): T'en veux toi aussi?

(Le Pope rejoint LE 1-er Noceur et l'aide à verser le vin dans les verres.)

LE 2-e NOCEUR (*à Basile*): Tu ne dances pas trop... Tu ne bois pas non plus. Mais qui es-tu?

BASILE: Basile.

LE 2-e NOCEUR: Ah oui, j'allais oublier, tu t'appelles Basile. Dis donc, tu t'es perdu dans nos parages?...

LE 1-er NOCEUR: Longue vie aux Mariés!

(Le 2-e Noceur, comme les autres Noceurs, s'approchent de la table. Ils lèvent tous leurs gobelets.)

LE 2-e NOCEUR: Longue vie aux Noceurs!

(Basile reprend sa besace et le clavier de l'ordinateur et sort de scène, en laissant les Noceurs à trinquer, en criant de joi et en dansant.)

Scène II

Un appartement sordide de HLM ouvrier: la chambre de séjour, la chambre-jardin et la chambre des enfants. Dans la chambre de séjour règnent le désordre et des meubles entassés. Là, Lina – une femme enceinte et fatiguée – s'affaire, et Georges ne tient plus en place.

GEORGES: M'as-tu apporté les journaux?

LINA: Je les ai laissés dans le hall... Tu ferais mieux de réparer le robinet de la salle de bains. Ça fait une semaine qu'il est déglingué. Tu attends peut-être qu'on écope d'une inondation?

(Georges s'assoit sur une chaise et lit le journal.)

GEORGES: C'est déjà fait.

LINA: Tu ne l'entends pas qui fuit?

GEORGES: Il faut le changer. Il n'y a plus rien à faire.

LINA: Là, tu as trouvé une solution. *«Il n'y a plus rien à faire»*... Tout cela me retombe à moi sur le nez.

GEORGES: Putain de vie!

LINA: T'ai-je dit moi de ne plus lire les journaux?... Je ne les ouvre même plus... Fais comme tu voudras. Si tu veux te monter la tête, libre à toi.

(Georges jette les journaux sur la table.)

GEORGES: Nom d'un nom d'un monde...

LINA: Ne jure plus comme cela, les enfants pourraient t'entendre! Si ce monde-ci ne te convient plus, tu n'as qu'à le changer, ou bien va te coucher.

GEORGES: Un de ces jours je perdrai les pédales.

LINA: Va-t'en, mon homme, là où te porteront tes pas... Depuis de mémoire de femme, je ne t'entends dire que cela. Ça ne nous fait plus peur, tu nous menaces donc en pure perte... C'est quoi ça: *«de par le monde»*?

GEORGES: Bien loin, parmi les étrangers.

LINA: Est-il si grand que cela, ce inonde tien?... Plus gros que not' quartier?

GEORGES: Un peu.

LINA: C'est là toute la géographie?...

(Georges met un disque avec de la musique tzigane.)

GEORGES: Il n'est pas loin du tien.

LINA: Tu peux envoyer cette musique au diable, je me sens devenir folle! Au moins chez moi je veux jouir d'un peu de paix.

GEORGES: C'est si beau. Musique mondaine...

LINA: Au bout de dix heures où j'ai poireauté dans la rue, tu t'imagines peut-être que j'ai envie d'une telle musique? J'ai moi aussi besoin d'un peu de silence... Ça te suffit de l'écouter toute la sainte journée.

GEORGES: Je ne l'écoute qu'une fois ou deux... Pas plus. Allez, tu l'aimes aussi...

LINA: Ça me rend folle, tu comprends pas?! Veux-tu que j'en arrive à cogner ce *pick-up* contre les murs?... Je vais te mettre tout en pièce!

(Georges arrête le pick-up.)

LINA: Qu'est-ce que tu vas leur dire aux petits, quand ils s'apercevront qu'on n'a plus de télé?

GEORGES: Qu'elle ne marche plus.

LINA: Pourquoi?... Dis-leur la vérité, aux enfants.

GEORGES: On a été obligés de la vendre.

LINA: Il a fallu la *rendre*, car elle était volée. Tes arrangements à toi!... Un de ces charpardeurs t'a donné le change, car toute la ville est au courant de ce qu'il vil de vols, excepté toi... Dis la vérité à tes enfants! N'est-ce pas toi qui leur enseignes à dire la vérité?!

GEORGES: Je l'ai prise de quelqu'un qui n'en était pas, au fond, le vrai propriétaire.

LINA: Ne détourne pas la conversation, ça ne prend pas... C'était au Voisin du troisième. Il la lui avait chouravée le salaud, ce roublard qui était tombé sur un bonnard comme toi à qui la refiler. Seulement, ce Voisin l'a vue chez nous...

GEORGES: Veux-tu t'arrêter?! T'es comme un moulin à paroles.

(Georges fait encore marcher le pick-up.)

LINA: Heureusement que tu t'y remets, à cette musique... Dis la vérité aux enfants! Au moins ça. Ou tu veux les voir un jour des cavés, des fumiers de quartier?...

GEORGES: Tu n'en a pas assez de jacasser?

LINA: Tu n'as qu'à augmenter le volume de la radio, si tu veux plus m'entendre!

GEORGES: Je te prie de te taire!

LINA: Ou veux-tu que je te rappelle que c'était mon argent, mon salaire?... Ça oui, augmente le volume... Pourquoi étais-je si aveugle, mon Dieu?!... Quand je t'ai rencontré, tu errais parmi les HLM. Tu disais que tu ne savais plus de quel côté aller, mais que tu as ton chemin à faire dans la vie... Etais-je bête!... Tu avais une telle force de conviction, que je te regardais comme une icône...

GEORGES: Ce HLM, ces murs, ça m'écoeure... Ce béton me fait mal...

LINA: A l'époque, cet appartement ne t'écoeurait pas... Bois plutôt quelque chose pour faire passer ta nausée de la vie!... Mets encore un disque, encore une, qui nous donne le vague-à-l'âme!... Veux-tu qu'on fasse encore un enfant? As-tu envie de moi?... On l'a gardé aussi, ce dernier!... Malheur à lui, dans quel monde il lui sera écrit de venir.

GEORGES: Ça suffit!

(Georges casse le disque.)

LINA: Beaucoup mieux... Je peux entendre mes pensées à présent... Prends garde que je peux entendre les tiennes également...

(Georges entre dans la chambre-jardin en claquant la porte.)

LINA: Claque la porte, oui... C'est tout ce que tu sais?... Enfuis-toi. Cache-toi dans cette chambre maudite, pour que la vie ne te retrouve pas. Ne tombe pas nez à nez avec elle... Ne faudrait-il pas la remplacer elle aussi, des fois, pendant que tu n'y peux rien?...

(Georges revient dans la chambre de séjour.)

GEORGES: J'ai bien une solution!

LINA: Dis-le à d'autres!

GEORGES *(en montrant la chambre des enfants):* Tu ne les entends pas qui pleurent?!

LINA: Je les entends, mais toi? Allez, pleurez à qui mieux mieux, qui pleurera le plus. Ça y est, voilà...

(Lina entre dans la chambre des enfants.)

GEORGES: M'as-tu jamais vu pleurer, moi?!... Ça, jamais...

LINA *(depuis la chambre des enfants):* T'aurais pas pu demander?... Et toi, où avais-tu la tête?!... Vous avez pris le pli de me faire laver après vous. Ta gueule, ne crie plus, que j'en ai ras le bol! Rangez vos affaires et venez que je vous change!...Allez, plus vite que ça!... Viens là quand je te dis!

(On entend des coups dans la porte d'entrée Georges l'ouvre et Basile entredans la chambre.)

GEORGES: Toi?!

BASILE: Je suis revenu.

(Georges et Basile s'embrassent. Lina entre dans la chambre et les considère d'un air étonné.)

GEORGES: Dis donc, mon gars, lu me manquais tellement!

BASILE: Je n'espérais plus avoir la chance de te revoir...

(Les deux hommes se dégagent de leur étreinte réciproque et se regardent avec émotion.)

GEORGES: Tu es resté tout aussi râblé... Te rappelles-tu les jours où l'on luttait corps à corps? T'étais le plus fort.

BASILE: Et toi?... Si tu n'avais pas ces tempes argentées...

GEORGES: Mais c'est... BASILE, comme tu m'as manqué!... Hé, la Lina, c'est mon meilleur ami. BASILE, le conquérant. C'est lui qui m'écrivait...

LINA: Il ne t'a jamais appelé.

GEORGES: Ce n'est pas ça... Comprends donc, c'est BASILE qui est revenu. Après tant d'années... Basile, Lina est mon épouse.

LINA: Je suis la mère de ses enfants. Rien de plus... N'oublie plus cela, Georges, car tu fais des gaffes, c'est une bourde, ça. J'suis pas ta femme.

GEORGES: On se promet toujours d'aller devant l'autel, mais... On s'est laissés emporter par la vie, par les soucis...

LINA: A ton avis, il n'aurait même pas fallu les baptiser.

GEORGES: Ne parle plus comme cela, c'est pas vrai... J'ai toujours pris soin des enfants. On est nés chrétiens, on a fait des chrétiens de nos enfants...

BASILE: Combien d'enfants avez-vous?

LINA: Qui a encore le temps de les compter? Tandis que les autres refusent d'en faire, chez nous, c'est comme si on travaillait à la chaîne. C'est comme cela chez nous, tout est à l'envers. Nulle part ailleurs c'est pareil!...Tous font des pieds et des mains pour faire quelque chose dans cette vie, nous, on reste à regarder ces murs et espérons qu'un beau jour... le diable nous emportera tous. Et pour ne pas dire qu'on ne fait rien de rien, on fait du jardinage, tu vois ça d'ici!

GEORGES: Je t'en prie, ne parle plus ainsi... *(à Basile)* On a huit enfants... Ils sont tous dans leur chambre...

LINA: Ça fait neuf! *(elle montre du doigt qu'elle est grosse)* Tu ne comptes plus çui-là, qui va bientôt déborder?...

GEORGES: Presque neuf...

(Lina se met à préparer le repas pour les enfants.)

LINA: Où sont passés les cuvettes?

GEORGES: J'sais pas. Les petits auront joué avec... (*en ouvrant la porte de la chambre des enfants*) Où sont donc ces cuvettes, c'est maman qui demande après?

LINA: Ils disparaissent sans cesse. Je les laisse toujours là, et vous les trimblez. Le jour où je ne les retrouverai pas, ne vous demandez pourquoi qu'il n'y a pas de repas.

GEORGES (*en rapportant les cuvettes*): Ils les ont trouvées...

LINA: Je dois donc faire une enquête, me mettre en quatre, pour que vous laissiez mes ustensiles à leur places?!...

GEORGES: Calme-toi, voyons... Voilà, maintenant tu peux leur préparer le repas. (*En direction de la chambre des enfants.*) Allez et lavez vos mains. Soyez prêts à venir manger, entendu? Ou voulez-vous encore tourmenter votre mère?... (*à Basile*) C'est difficile pour une femme d'y faire bouillir la marmite... Allez, assieds-toi. Qu'est-ce que je peux t'offrir?

BASILE: Ne vous dérangez, pas. J'étais de passage et je me suis dit que cela valait la peine de m'arrêter un peu chez vous.

GEORGES: Comment est-ce à dire, partir? Il y a un bail qu'on ne s'est vus nous deux et tu veux t'en aller?

(Pendant ce temps, Lina rompt deux pains et en fait des morceaux dans les deux cuvettes et verse dessus une bouteille d'huile.)

LINA: Demain, lu devras acheter de l'huile, car il n'y en a plus. As-tu encore de l'argent? Ne me dis surtout pas que tu n'en as plus, il doit t'en être resté après avoir acheté hier du pain... Qu'avez-vous fait du sel?... Où est passé le sel?!

GEORGES: Le v'là là-haut, sur l'étagère.

(Lina prend la salière et en verse dans les deux cuvettes.)

LINA: Là, qu'est-ce que tu attends, appelle-les à venir manger.

GEORGES: Et si tu leur donnais à manger dans l'autre chambre?... On voudrait causer un peu sans être dérangés.

LINA: Pour qu'ils transforment l'autre chambre aussi en bauge? Non merci! Est-ce vous qui nettoyez là-dedans?... Vous laissez traîner vos affaires partout. Absolument rien n'est à sa place... Que suis-je moi, pour vous? Votre servante, pour décraquer et blanchir après

tout un chacun?...

GEORGES: Lina, je t'en prie...

LINA: Tu me dis: «*Je t'en prie*», et c'est toujours moi à la fin qui débarbouille tout. Mais n'allez pas vous soûler. Je perds ma salive...

GEORGES: Tu as tort de parler ainsi.

LINA: Un point, c'est tout.

(Lina sort de la chambre, en emportant les cuvettes à... nourriture.)

GEORGES (à voix basse): Elle n'est pas méchante fille, crois-moi. Grande gueule, oui et la langue pendue, mais son âme est encore plus grande... Tu bois quelque chose?

(Georges retire une bouteille d'une armoire.)

BASILE: Moi aussi, je t'ai apporté quelque chose...

(Basile ouvre la besace, en retire lui aussi une bouteille. Du coin de l'oeil, Georges observe le clavier d'un ordinateur.)

GEORGES: Que fais-tu de ça?

BASILE: C'est ce qui me reste d'un ordinateur... Tes mômes pourraient jouer avec.

GEORGES (en versant la boisson dans les verres): Ça va leur plaire... On a de quoi vider... Dis, toi, comment ça va?

BASILE: Vas-y toi, plutôt... Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce qui ne va pas, Georges?

GEORGES: C'est ça le hic, qu'il ne s'est passé rien.

BASILE: Mais dans tes lettres, tu me disais...

GEORGES: Je ne sais même pas par où commencer... Tout a été du pur mensonge!

BASILE: La ferme, les terres, le bétail?... Le bois de charpente?... Les ouvriers engagés parmi les villageois?...

GEORGES: Je n'en ai rien fait, Basile. Plus ç'allait mal, plus j'inventais de craques.

BASILE: J'arrive pas à y croire...

GEORGES: T'en souvient-il de la nuit du départ? Quand on s'est enfuis ensemble du village, nous deux... Après nous être séparés, il n'est arrivé plus rien. Rien de rien!... Je n'ai réussi à fuir que jusqu'à la route, à hauteur du premier HLM. Là... Et là je suis resté... Je me suis dit que ce ne serait que pour quelque temps, que je m'en arracherais et m'en irais. Des propos, rien comme actes.

BASILE: Et moi, qui me figurais... Oh, mon Dieu, je croyais tellement que toi au moins, tu avais réussi! C'est cette idée, peut-être: que tu es bien dans ta peau, qui m'a encouragé moi aussi à tenir le coup...

GEORGES: A la tienne!

BASILE: A la tienne, Etienne!

GEORGES: Des années difficiles et par trop moches... Mais j'espérais qu'un jour tout allait changer. Quand j'ai reçu ta première lettre, j'ai bouclé mon bagage, pour aller te rejoindre. Je ne suis arrivé que devant la porte...Tu m'écrivais avoir trouvé un emploi, que tu gagnais bien et que tu avais mis sur pied ton propre atelier. Je me suis dit: Comment aller l'importuner à présent, qu'il a tant de choses à mettre au point?!...

BASILE: Tu m'écrivais que tu avais acheté le terrain en face du vignoble et l'avais fait labourer. Que tu l'avais ensemencé. Que la récolte fut des meilleures...

GEORGES: Oui, j'aurais aimé faire tout ça. Qu'il en soit ainsi...

BASILE: Il y a quelques mois, tu me parlais de tes étables et de ton bétail, de ta bergerie.

GEORGES: Je rêvais... Après avoir reçu ta troisième lettre, celle avec les camions, je me suis dit que, si ça boume chez toi, je serais un trouble-fête qui viendrait comme un chien dans un jeu de quilles. A quoi ça rimait pour un raté, de rejoindre quelqu'un comme toi, qui avait *percé*?

(Lina entre en scène.)

LINA: Je vous disais bien moi, que vous alliez biberonner... Si vous fumez, fermez au moins cette porte, là il y a des enfants qui-dorment.

GEORGES *(en fermant la porte de la chambre des enfants):* Ont-ils tous fait *bonne chère*?

LINA *(en montrant son ventre arrondi):* Tous, excepté çui-là... N'allez pas me dire que vous avez faim aussi.

BASILE: Non, merci. Je viens de manger.

LINA: Et pourquoi t'en pavanés-tu?... Si tu étais un vrai ami, tu aurais pu assister ce besogneux.

(Lina sort de scène.)

GEORGES: Elle est ainsi, elle...

BASILE: Pourquoi ne pas m'avoir dit plus tard au moins la vérité?

GEORGES: Je ne pouvais plus. Le mensonge est comme un borbier. Plus on s'y avance, et

plus on s'enlise.

BASILE: C'est pas Dieu vrai...

GEORGES: Te souviens-tu de cette nuit-là? Là, où nous sommes, c'est à deux ou trois cent mètres de l'endroit où l'on s'est séparés nous... On s'était promis quelque chose. C'était notre serment.

BASILE: *«Celui qui fait le premier son chemin, fera signe à l'autre. Celui qui n'en peut plus, ira voir l'autre, qui a réussi»*... Tu l'as dit. Toi-même.

GEORGES: Moi-même...

BASILE: Et alors?

GEORGES: Ce serment nôtre me rassurait. Je savais que je pouvais dire à tout moment: *«BASILE, j'arrive»*. Tu m'aurais reçu, aidé, mais je serais resté le même. J'aurais eu honte de moi, j'aurais eu peur...

BASILE: Pourquoi ne l'as-tu pas fait, Georges?!

GEORGES: J'ai espéré, j'ai tout le temps voulu que ce sois moi qui puisse aider.

BASILE: Entre nous deux, cela n'était pas de jeu... Ni la peur, ni la honte.

GEORGES: Regarde-moi. Regarde où je vis, quelle vie je mène... Penses-tu que je ne sais qui je suis?... Regarde-toi. Tu reviens de la ville, en habits de dimanche. Tu as fait ton coup, tu as tout ce que tu veux... Qui suis-je moi, auprès de toi? Un mendigot.

BASILE: Tu es mon meilleur ami, Georges, tu es mon ami!... L'envie me prend de te battre comme plâtre, de te rosser de coups. Te faire souffrir, peiner...

GEORGES: Penses-tu pouvoir me faire plus de mal que je me suis fait moi-même? Que je crierais plus fort de douleur que je le fais dans mon for intérieur?...

BASILE: Tu m'as fait mal à moi aussi.

GEORGES: Si j'étais venu sur tes bras, je risquais de le faire encore plus de mal. Te voilà, tu es un homme accompli.

BASILE: Ce qu'on peut s'empresser dans l'erreur... Je n'ai rien fait, Georges. Moi aussi, je suis un fruit sec moi-même, un bon à rien... Je n'ai fait que me dissimuler derrière le mensonge, comme toi.

GEORGES: Mais tu as ta fabrique. Tu as...

BASILE: Je n'ai rien... Chômeur, avec ça. Sans feu ni lieu, sans famille, sans argent... Ce veston, je l'ai acheté au marché aux puces, chemin faisant.

GEORGES: C'est-à-dire, toutes tes lettres...

BASILE: Galéjades, fantaisies. Plus tu me disais que tu marchais bien, plus je battais la campagne.

(Georges éclate de rire.)

GEORGES: V'là ce qui s'appelle un serment à la gomme!... On débordait les deux de mensonges. Dis voir, Basile, quels hommes sommes-nous?...

(Lina entre en scène, en rapportant les cuvettes.)

LINA: C'est déjà fait, vous voilà pris de vin?... *(Elle montre les cuvettes à Georges.)* Tu me demandais s'ils avaient tout mangé. Pas même besoin de les nettoyer, ils ont tout léché... Ne laissez surtout pas tomber la cendre par terre. Et ouvrez un peu les fenêtres, on s'asphyxie ici.

(Lina sort de scène.)

GEORGES *(en ouvrant la fenêtre):* Tu pensais que moi... Je pensais que toi... Alors que nous deux... malheur à nous, pauvres nous!

BASILE: Si l'un de nous avait hurlé la vérité, aujourd'hui c'eût été tout autrement.

GEORGES: Autrement, mon cul! On aurait eu du mal à supporter tout cela. Ainsi, du moins, on a eu la chance de rêver d'une échappatoire... C'était notre secret à nous deux.

BASILE: Moi aussi, je me triturais la cervelle quant à la manière dont te le dire... Je te prie de me pardonner...

GEORGES: Personne ne nous pardonnera là où nous en sommes.

(Lina entre en scène, et fixe la bouteille déjà vide sur la table.)

LINA: Comme vous haïssez les bouteilles pleines...

GEORGES: Va te coucher, la femme, et laisse-nous cuire à feu doux, dans notre jus.

LINA: C'est tout ce que vous savez?...

(Lina sort de scène.)

GEORGES: Mentir aussi. Pisser au cul de la vie... A la tienne!

BASILE: A la tienne, Georges!

GEORGES: Quelle est donc ta vraie histoire?

BASILE: La première année, j'ai travaillé au petit hasard, un peu partout. Ensuite, je me suis fait embaucher à la mine... Toutes ces années je suis resté sous terre... Ils ont fermé les mines et nous, on nous a jetés à la rue.

GEORGES: Pourquoi es-tu revenu?

BASILE: Par désespoir. J'ai foulé aux pieds mon orgueil et suis venu te demander de m'aider. C'était notre serment... Voilà, je suis là.

GEORGES: A moi?!... Ça veut dire que tu as eu toi le courage ... Tu as cru en moi... Garce de vie!...

BASILE: Pourquoi m'as-tu menti, Georges?!

GEORGES: Mais t'as l'ait de même!... Passe-moi ton verre, il est vide.

BASILE: Comment t'es-tu débrouillé toutes ces années? De quoi vis-tu?

GEORGES: Lina vend des journaux, et moi... Tu veux savoir?... Viens, je le montrerai!

(Georges ouvre la porte qui donne sur la chambre-jardin.)

BASILE: C'est quoi, ici?

GEORGES: C'est là, le vrai Georges... Allez, entre.

(Georges allume. La chambre est pleine de pots à piments rouges. Parmi les pots, au milieu de la chambre, une chaise.)

GEORGES: C'est là la vérité, dont je ne t'ai pas écrit. C'était là, au fond, mon jardin. Ma ferme... Une chambre de HLM... Mes serres à primautés... Je cultive des piments rouges, que je vends au marché. Je suis le plus grand cultivateur de piments rouges d'appartement du monde... Les appartements des HLM sont de vraies serres. On cuit avant terme et on y pourrit lentement.

BASILE: Il y une atmosphère renfermée ici.

GEORGES: Faut pas ouvrir les fenêtres. C'est comme cela les piments rouges d'appartement... Comme nous, du reste. L'air frais les empoisonne...

BASILE: Tu les vends donc au marché... Ils vous brûlent la bouche.

GEORGES: A qui le dis-tu?... C'est de la marchandise de première qualité. En hiver, je les confis dans du vinaigre, ou je les sale... *(il s'affaire parmi les pots)* Voilà, ceux-ci sont prêts à fleurir...Vois un peu ceux-là. Ils sont bien méchants, ils cuisent la gorge. Ils brûlent tout, l'incendie se déclare après eux. On peut en faire de la paprika... Là, j'ai des poivrons... Là, en voilà de bien charnus et juteux... Là, il y en a de semence... Tu aimais toi, les piments, n'est-ce pas?...Je m'en vais t'en cueillir. Tu auras de moi des piments comme y en a plus... Plus d'un se vantent qu'ils s'y connaissent... Allez, empoche ça!... Ils n'en savent rien... C'est pas si facile que cela. Il y a un secret... Va, remplis-toi les

autres poches... Regarde ceux-là, les rouges. N'allez pas me dire que c'est un jeu d'enfants de les produire... J'aurais mieux fait de le les mettre dans un sachet... T'en veux aussi de ces petits? On crache du feu après y avoir mordu... Basile, je te parle!...

BASILE: Ça suffit, Georges... *Ça suffit largement...*

GEORGES: T'as oublié l'odeur du vert. Tu ne te réjouis plus comme autrefois. Sens-tu la terre transpirer? Même dans ces pots-là, l'odeur de la terre, j'en raffole...

BASILE: Arrête... *Il y en a assez.*

GEORGES: Aimes-tu mon jardin?

BASILE: Je l'aime, oui, il est terrible, mais y a plus de place.

GEORGES: Tu m'en donneras des nouvelles, après les avoir mangés. Il n'importe plus si le potage a ou non de goût... Tu veux pas y goûter?...

BASILE: Je n'ai pas faim.

GEORGES: Ah oui, tu me l'as déjà dit... Tu en veux aussi des bols au vinaigre? Ou en saumure?... Alors, rentrons!... Eteigne la lumière, pour que ça puisse dormir. Tu l'ignores, mais les piments, ça doit dormir.

(Basile et Georges reviennent dans la chambre de séjour.)

BASILE: Moi aussi, j'ai habité dans un HLM. Au dernier étage.

GEORGES: Tu n'étais pas plus près de Dieu.

BASILE: L'avantage de la ville est qu'on peut se jeter de là-haut... Ça vaut la peine de venir habiter en HLM pour pouvoir tomber d'en haut?

GEORGES: C'est une chimère. Au rez-de-chaussée, on est plus près de la terre et on prend racine.

BASILE: Mais c'est aussi plus loin du Soleil...

GEORGES: Qu'est-ce que c'est que cette vie BASILE, dis donc...

BASILE: On voulait être plus avancé l'un que l'autre... Plus ami que l'autre. On s'attendait à ce que l'autre échoue, fasse balai, pour que l'un de nous dise à l'autre: *«Viens chez moi, j'ai fait florès! Je me suis bourré!»*... Sale vermine... On voulait s'offrir l'amitié comme on fait l'aumône. *«Tends la main toi, que je te donne de mon avoir, car j'ai fait ça et ça, et j'en ai pris. Toi, tu es un traine-savate, mais t'es mon ami»*...

GEORGES: A cette différence près que tu es revenu. Tu as pris ton cœur à deux mains et te voilà de retour.

BASILE: Je ne vaud pas plus... Là, dans la mine, j'avais un ami. Quand on nous a envoyés

dinguer, il m'a prié d'aller le voir à Bucarest. Je lui ai rétorqué que je voulais rentrer chez moi. Mais je ne lui ai pas dit que j'allais réussir et qu'après, je l'appellerais chez moi, pour lui offrir la chance de réussir lui aussi.

(Lina entre en scène.)

LINA: Si vous voulez vous payer vot' tronche, vous pouvez vous envoyer encore une tonne de limonade derrière la cravate. Cela vous regarde. Mais allez-y mollo, car les enfants font dodo.

GEORGES: Je lui ai montré le jardin.

LINA: Et il doit être tombé de tout son long d'admiration.

GEORGES: Oui, il l'a aimé, même si tu ne le crois pas.

LINA: Qui plus est, je veux dormir aussi, mais sans vous entendre grogner. Est-ce clair?!... (*à Basile*) Il t'a mis plein la vue avec ses pots?... Idées de paysan égaré dans l'quartier... Quant à toi, je pense que t'es un purotin, un traîne-semelles aussi... Faites gaffe, l'électricité, ça coûte. Vous pouvez vous soûler même dans l'obscurité.

(Lina éteint la lumière et sort.)

GEORGES: Elle n'aime pas les piments rouges. Elle n'y touche même pas. Et n'entre ja mais dans cette chambre-là. C'est pourquoi elle n'y voit que du feu... Elle ne comprend pas comment est-ce possible que la tête vous prenne feu et que ledésespoir vous cuise, vous brûle... Et qu'il n'y a pas moyen de l'éteindre... A la tienne!

BASILE: A la tienne. Etienne!

GEORGES: As-tu été au village?

BASILE: Oui.

GEORGES: Et?

BASILE: Rien...

GEORGES: Notre village n'est pus là, mais alors, à l'époque...

BASILE: Maintenant, on est ensemble.

GEORGES: Maintenant n'est pas alors, à l'époque. Ce n'est pas au moment voulu, alors on pouvait encore faire quelque chose... Toi, tu t'es délivré. Tu t'es tiré du mensonge. Moi?... Qu'est-ce qui m'arrive, mon Dieu?

BASILE: On est tout aussi coupables tous les deux... Allons boire. As-tu encore du vin?

GEORGES: *Il y a toujours une bouteille à portée.* Elle se vide, et nous autres, on se pique le

nez, on se péte la gueule... Du chiffon!... Des tessons!... A la tienne!

BASILE: A la tienne!

GEORGES: Sais-tu chanter? Quelque chose sur... Sur ce monde nôtre. Dégueulasse, mais plaisant, quand même. Ce monde-ci est comme ma soeur. Je l'aime, mais je ne m'entends point avec elle... Tu y vas, de cette romance?

BASILE: J'ai pas de voix.

GEORGES: Quand tu seras dans la merde jusqu'aux yeux, tu verras quelle voix tu auras... A la tienne!

BASILE: Ainsi soit-il!

GEORGES: Pourquoi dit-on «*A ta santé*» et non pas «*A ta maladie*». «*A ton malheur*» «*A ton guignon*»? On se fourre le doigt dans l'oeil, Basile...

BASILE: A ta santé, Georges!

GEORGES: Si tu le penses... Moi, je suis fatigué.

BASILE: Je te mens pas. Pourquoi le ferais-je?...

GEORGES: Seulement, sait-on quand on ment et quand non?...

BASILE: On va tout reprendre à zéro... Demain...

GEORGES: Quoi s'il n'y avait pas de lendemain?...

BASILE: Comme si toutes ces années avaient compté pour du beurre... Georges, demain oh va tout reprendre à zéro.

GEORGES: On n'y manquera pas. Tu t'y connais mieux...

BASILE: Je m'y connais. Georges, oui...

(L'appartement de Georges plonge dans le silence.)

GEORGES: Ecoute l'éclatement des bourgeons. C'est les piments qui fleurissent... Ou peut-être est-ce le béton de ce maudit HLM qui se met à craquer...

(Le silence se fait profond. Basile s'est endormi. Dans le noir de la chambre, Georges allume une cigarette.)

Scène III

La même chambre de séjour, Basile ne s'est pas encore réveillé. Lina entre en scène, qui voit Basile, au cou de qui pend le clavier de l'ordinateur.

LINA: Qu'est-ce que ces diabolins ont bien pu te faire?... Heureusement que tu dors. Est-ce que vous savez quelque chose d'autre?... Et mes cuvettes, pourquoi les avez-vous à la caille?... Georges!... Georges!... Où est-il passé çui-là? Vous vous êtes blindés à zéro, et puis vous êtes tombés comme des héros... Où diable avez-vous mis ces cuvettes, car y a les mômes qui crèvent la faim.

(Basile se réveille.)

BASILE: Est-ce le matin?...

LINA: C'est déjà midi. T'as la gueule de bois, toi. T'as complètement lâché les pédales. Où est passé Georges?... Va le chercher. Il doit être dans son jardin à lui, chez ses piments à lui, puissent-ils s'en aller en fumée!... Car je ne le crois pas capable d'être allé chercher de l'huile... *(en direction de la chambre des enfants)* Arrêtez, ou je vous cogne!... *(à Basile)* Demande-lui s'il n'a pas vu les cuvettes. Rien n'est à sa place dans cette turne. On ne s'y connaît qu'à foutre la merde!

BASILE: Je vais les chercher moi.

LINA: Vas-y mollo, tu me renverses tous les meubles. Vous la, la maison a le vertige, même si vous êtes à tête reposée, mais encore quand vous êtes imbibés d'alcool... *(en direction de la chambre des enfants)* Arrêtez, j'arrive et je m'en vais vous caler les joues!...

(Lina entre dans la chambre des enfants. Basile ouvre la porte de la chambre aux pots à piments rongs. La lumière du jour pénètre par les fenêtres. Sur la chaise, au milieu de la chambre, parmi les pots, git Georges, les veines coupées. Le sang s'écoule dans les deux cuvettes. Basile regarde la scène d'un air désespéré.)

BASILE: Pourquoi, Georges?!...

(Derrière les fenêtres éclairées, surgissent les Frimeurs qui, à voix basse, se lamentent, commentent.)

LE 1-er FRIMEUR: Ta femme demande après toi, dis...

BASILE: Nous étions de nouveau ensemble...

LE 2-e FRIMEUR: Elle n'a plus d'huile.

BASILE: De quel péché sommes-nous coupables, Georges?...

LE 3-e FRIMEUR: Tes mômes crient famine.

BASILE: Toi, au moins, tu avais une famille. Ces mômes... Quel est leur péché?... D'être venus au monde?...

LE 1-er FRIMEUR: Qu'est-ce que vous foutez là, vous?

BASILE: Pourquoi t'es-tu enfui, Georges?!...

LE 4-e FRIMEUR: Donne-lui les cuvettes, lu vois pas qu'elle hurle après!

BASILE: On aurait tout repris à zéro...

LE 2-e FRIMEUR: Trêve de frapper le calorifère!

BASILE: En quoi avons-nous eu tort, Georges?...

LE 5-e CURIEUX: Hé toi, tu ferais mieux de faire marcher la zizique!

BASILE: Arrêtez!... Foutez-lui la paix! Georges est crevé!...

(Les Frimeurs se mettent à frapper aux vitres Effrayé. Basile bat en retraite, en revenant dans la chambre de séjour, où les choses ont l'air d'avoir changé, mais il est trop désespéré pour s'en apercevoir. Il se remet du coeur au ventre et ouvre la chambre des enfants. Là, à la place de Lina et des enfants, il débouche sur une rue misérable, laquelle se perd parmi les HLM. D'ailleurs, comme depuis un autre monde, il s'entend appeler par un groupe de gens.)

LE GROUPE: Basile! Hé, Basile, où vas-tu?... Hé toi, le pétrousquin, où vas-tu?... Viens avec nous!...

(Basile reconnaît dans ce groupe Tina, P'tit-Gueule, L'Aubergiste, les deux Fêtards, le Perdreau, le Ravageur, le Pope...)

TINA: Hé, Basile, tu me laisses encore croquer le marmot?

LE PREMIER FÊTARD: T'as vu, Basile, les seuls vainqueurs rentrent chez eux?...

L'AUBERGISTE *(une dame-jeanne à bout de bras):* V'la quel ennemi nous avons là. Allez, donne-nous un coup de main à en avoir le dessus...

P'TIT-GUEULE *(en jouant au violon):* Les quartiers nous attendent...

LE PREMIER FÊTARD: C'est gratis, hein!

LE SECOND FÊTARD: L'aumône engraisse...

LE PERDREAU: Pensais-tu pouvoir me donner le change?...

LE RAVAGEUR: Plus il y a de fous, plus on peut chiper...

LE POPE: Allez, Basile! Viens, le sujet de Dieu!...

(Basile marmonne ou balbutie quelque chose qui petit à petit, se mue en chanson. Ses mains se promènent sur le clavier comme les doigts d'un musicien sur les touches et boutons d'un accordéon. Il s'en va lentement parmi les HLM.)

BASILE *(en chantant)*: La vie ici-bas, c'est du mou / Mieux (vaut) être beurré comme un
P'tit Lou...

Rideau